

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 756.—SAMEDI, 29 OCTOBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE JOUR DES MORTS, cumposition par Orazi

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 OCTOBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—La croisade du XIX^e siècle, par F. Picard.—Poésie : Le zouave pontifical, par A. Bellemare.—Derniers beaux jours, par Violette.—La Toussaint, par Elmina.—Sur une tombe, par C. D...—Poésie : Promenade nocturne, par H. Demers.—Amour et patrie, par J.-G. Bourget.—La revanche du mort, par G. Guillaumot.—Poésie : L'amitié ne meurt pas, par A. Pelletier.—Le jour des morts, par Vicomte Walsh.—La reine du Danemark.—Conte nouveau.—Grand'mère n'est plus, par Janvier.—Le Canada et le blocus continental, par J.-M. LeMoine.—Nos gravures.—Fuyons la paresse.—Poésie : Les mamans des oiseaux, par C. Fuster.—Mme Carnot.—Primes du mois de septembre.—Amusements.—Devinette.—Jeux et amusements.—Casse-tête.—Feuilleton.—Choses et autres.

GRAVURES : Le jour des morts.—Portraits de la reine Louise de Danemark et de Mme Carnot.—A travers le Canada : Niagara : Les rapides du côté canadien ; Bridle Veil Falls.—Les Mille-Isles : Le vapeur *St-Lawrence* ; Deux cottages.—Toronto : Les bâtisses du Parlement (vue en arrière).—Québec ; Le château Frontenac et la terrasse Dufferin.—La commission de paix hispano-américaine siégeant à Paris (11 portraits).—Sur une tombe.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1^{er} samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



C'est l'automne.

Les rafales ont succédé aux brises d'été, les feuilles en tournoyant tombent toutes l'une après l'autre, jonchant, de leurs petits cadavres jaunis, le sol déjà reprenant son grand repos.

N'était la plainte du grand vent, pleurant dans la plaine, gémissant autour des habitations ou hurlant sur les montagnes, tout serait en deuil dans la nature, tout semblerait mort.

Mort !... Idée terrifiante, parce qu'elle est sans espoir.

En vain, la science nous dit que rien ne se perd dans la nature : notre être, composé d'autre chose que de matière, se répugne à cette appellation, et repousse l'explication scientifique nous décomposant en phosphore, en chaux, en cendres, pour repasser dans les plantes absorbées à leur tour par l'animal, revenant enfin de celui-ci à l'homme.

Vraiment, il y a là quelque chose de répugnant, de vil, ne s'accordant pas du tout avec l'être raisonnable, tout autre chose que le départ et l'arrivée d'un cercle après tout fort étroit.

Si je consulte les anciens, j'entends les peuples qui ont passé pour les plus civilisés dire à leurs auteurs : " Que la terre te soit légère..." ou autres souhaits de ce genre.

Mais, dites-le-moi : peut-on souhaiter à ce qui n'entend plus, ne respire plus, ne vit plus ? Sur un arbre déraciné, a-t-on jamais mis un vœu, un souhait, un regret ?

Les anciens, dans leur éloignement de la connaissance de Dieu, me disent cependant qu'ils croyaient au futur : laissant de côté leurs théories échevelées de métempsycose — comme nos modernes théories d'évolutionisme dans un autre ordre d'idées, — ne suis-je pas forcé de reconnaître la croyance à une autre vie, même dans des souhaits aussi vides, aussi désespérés, que ceux qu'ils employaient ?

Dans leur orgueil insensé, peut-être parfois dans une pensée pieuse qui nous échappe, les Pharaons faisaient élever, pour mausolées, ces admirables pyramides dont on ne connaît pas encore tous les premiers secrets.

Pourquoi perpétuer un nom, et à qui ou à quoi cela peut-il servir ? Si tout n'est que matière, qu'importe ce qui a précédé, ce qui suivra ? A-t-on jamais songé, parmi les roches, à perpétuer le souvenir de celles qui se sont éboulées ou de celles qui ont disparu, laissant, sous le nom de carrière, un large trou béant ?

Dans le calme ou à travers les longs sifflements de l'ouragan, au moment où la terre s'affaisse, semblant se replier sur elle-même pour ne plus rien laisser sortir de son sein, l'effroi nous saisit, la douleur nous étreint, la crainte nous terrasse.

Qu'est-ce donc, l'AU DELÀ ?...

Des chants d'allégresse ont retenti tout le jour.

Les voix aériennes ont jeté sur le monde, à travers les distances et les éléments, l'alleluia joyeux auquel a répondu l'Eglise par son superbe : *Gaudeamus omnes in Domino*, car il s'agit des bienheureux, de ceux qui ont conquis le ciel.

Voici que l'après-midi de ce jour de Toussaint, les édifices revêtent leurs draperies lugubres ; les bronzes tremblent dans l'air leur ardente supplication : pleurent-ils ?...

Vous en êtes témoins tous : oui, ils pleurent, ils sanglotent, et je ne connais pas, après le pleur de l'enfant, de plainte plus déchirante que celle de la cloche quand elle annonce la fin d'une vie.

Dans la nuit noire, quand j'étais enfant, elle s'animait à mes yeux, je croyais, dans la vibration agitant ma blonde chevelure bien longue, sentir ses doigts passer dans mes cheveux, il me semblait être effleuré par son halètement rendant mon visage tout halitueux. Je me demandais, sans nulle terreur, si c'était la caresse de quelque parent, d'un ami peut-être ? Et mon bien-aimé père me dit : " Prie pour les âmes du purgatoire : ce sont elles qui pleurent dans les cloches !..."

Les âmes du purgatoire !...

Au lendemain de la Toussaint, elle chante encore, l'Eglise, mais combien doucement, combien tristement !

Est-il rien d'émouvant, mais aussi est-il rien de plus fait pour nous encourager, que ces premières paroles de l'Eglise au jour des Morts : " Le repos éternel, donnez-le-leur, ô Seigneur ! et que la splendeur immortelle les éclaire, les imprègne ! "

Le repos éternel, c'est-à-dire l'éternelle jouissance du bonheur !

Quelle différence, reconnaissez-le, entre ces paroles d'amour, d'assurance, d'espoir certain, et ces mots effroyablement vagues : " Que la terre te soit légère ! "

Quelle mère, quelle tendresse elle montre pour ses enfants, la sainte Eglise quand, sur les tombes de nos absents bien-aimés, elle écrit : " Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! — Ici, repose, en attendant la résurrection..."

Elle nous rassure pour nous : mère admirablement aimable, elle nous fait songer aux disparus qui ne peuvent plus rien pour eux-mêmes — rien que satisfaire et souffrir !

Certes, elle est loin de nous faire de la mort un épouvantail ; mais entendez-vous sa prière ardente, passionnée, pour ceux qui ne sont plus ?

" Jour de colère, ce jour-là, quand le juge terrible apparaîtra ! "

Et l'âme, abîmée, après avoir jeté son grand appel de désespérance : " Ayez pitié de moi, vous du moins qui vous êtes dits mes amis ! " laisse échapper toute sa terreur dans cet aveu de son néant : " Que dirai-je alors, moi, misérable, quel soutien invoquerai-je, si le juste lui-même ne se sent pas tranquille ?..."

Voilà pourquoi, après les chants d'allégresse de ceux qui sont dans la joie, l'Eglise a mis les plaintes douloureuses de ceux qui sont dans la désolation.

Ce sont ces divines et maternelles sollicitudes qui font dire, même à nos frères égarés : " Quelle est belle, combien suave, que de courage elle donne, l'Eglise catholique romaine ! "

C'est l'automne.

Les rafales succèdent aux brises d'été, les feuilles jonchent, de leurs petits cadavres jaunis, le sol déjà reprenant son grand repos.

Rodolphe le Fort

LA CROISADE DU XIX^e SIÈCLE

Quand, il y a deux mois, parut la seconde édition du beau livre de notre excellent compagnon d'armes, M. le Commandeur G.-A. Drolet (*), il y eut dans tous les esprits un retour vers les temps héroïques de notre XIX^e siècle, chacun cherchant à se rappeler les incidents qui amenèrent cette levée de boucliers, qui produisirent cette époque la plus glorieuse de l'histoire du Canada.

Lorsque LE MONDE ILLUSTRÉ, dans son numéro 749, du 10 septembre dernier, reproduisait une lettre écrite de Rome en 1869, par notre aimable camarade, M. Léon des Carries, de Notre-Dame-de-Grâce, frère de M. Jérémie des Carries, maire de ce village, préfet du comté, député à Québec pour Hochelaga, beaucoup, même parmi nos anciens frères d'armes, manifestèrent le désir de voir retracer, d'une manière ou d'une autre, les événements de la *Croisade du XIX^e siècle*.

Nous avons pu décider notre ami Léon à nous permettre de puiser dans sa volumineuse correspondance des deux années qu'il avait données au saint Pontife Pie IX. Lorsqu'il écrivait ces lettres, il ne pensait pas qu'à lui s'adressait ce vers de Virgile :

Forsan et haec meminisse juvabit.

On ne se doute guère, à trente ans d'intervalle, des déchirements, des sanglots qu'amènèrent les séparations des jeunes braves dans leurs familles. A cette époque, l'Europe ignorait le nom même du Canada ; et pour les Canadiens, c'était une affaire de se rendre en ces pays *catholiques*, où le chef vénéré de l'Eglise était attaqué précisément par les catholiques : sombre page de l'histoire des peuples dits civilisés, écrite avec du sang et de la boue dans le Livre de la Vie !

Nous croyons ne pouvoir mieux débiter dans notre travail qu'en donnant les vers admirables sortis de la plume, nous devons dire du cœur, d'un condisciple de notre Léon, le jeune Alphonse Bellemare.

Alphonse Bellemare est mort tout jeune, après avoir laissé entrevoir une des plus belles intelligences de notre province. Oh ! si la douce, noble et bienveillante critique, poursuivant sa tâche glorieuse, faisait VALOIR nos jeunes talents, quel service ce serait rendre à notre

(*) *Zouaviana*, par M. G.-A. Drolet, Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire, chevalier de la Légion d'honneur. En vente chez tous les libraires.

pays d'adoption, dont toutes les aspirations vers le beau, l'idéal, l'infini même, sont brutalement arrêtées par des ricanements souvent d'un ridicule achevé !

Cette page superbe eût dû suffire à ouvrir à notre poète canadien les portes de la gloire.

FIRMIN PICARD.

LE ZOUAVE PONTIFICAL

LA MÈRE

*Hélas ! me disait-elle ; et qu'a donc fait ta mère,
Enfant, pour l'abreuver de cette coupe amère ?
Que te manquait-il donc, mon fils, auprès de nous
Pour t'en aller ailleurs chercher un sort plus doux ?
Assis parmi les tiens au foyer domestique,
N'avait-tu pas assez de ce trésor antique
De foi, d'honneur, d'orgueil et de simplicité,
Et de noble énergie, et de franche gaieté,
Et de tant de vertus, trésors héréditaires
Transmis avec le sang à leurs fils par nos pères ?
Ce fleuve, ces forêts, cet air pur, ce beau ciel,
Veux-tu les échanger pour un plus chaud soleil ! (*)
Parle : que te faut-il ? Ebloui par la gloire,
As-tu soif de combats, as-tu soif de victoire ?
Mon fils, attends un peu : bientôt peut-être, hélas !
Ton pays pour lui-même invoquera ton bras.
Jusqu'ici, cher enfant, reste auprès de ta mère ;
Ferme l'œil et l'oreille à la plage étrangère.
Ah ! toi qui, dès l'enfance, aux soins accoutumé,
Près de nous assidu sous ce toit embaumé,
Dans la joie as coulé des heures fortunées,
Pourras-tu supporter de si lourdes journées ?...
A la dure consigne être toujours soumis,
Sans cesse redouter de traîtres ennemis ?
Après avoir, le jour, manié la carabine,
Passer la nuit à l'air au pied d'une colline
Sans avoir d'oreiller que l'humide gazon,
Ni contre les gros temps, d'abri que l'horizon ?...
Enfin, le jour, la nuit, n'avoir repos ni trêve,
Ni d'autre point d'arrêt que le tranchant du glaive ?...
Enfant, si délicat, pour ce sublime effort
Penses-tu, réponds-moi, mon fils, être assez fort ?*

LE FILS

*Mère, regarde-moi, lis dans mes yeux, écoute :
Un seul mot va suffire à dissiper ton doute.
Je suis fils des Croisés : ce que Dieu pour la foi
Judis a fait par eux, mère, Il le peut par moi !*

LA MÈRE

*Viens m'embrasser, mon fils, et pardonne à ta mère
D'avoir osé tenter une vertu si fière...
Pardonne : j'ai voulu que, dans ta noble ardeur,
De ton hardi projet tu saches la hauteur.
Maintenant, ô mon fils ! à la voix qui t'appelle
Puisqu'en brave, en héros, tu veux être fidèle,
Puisque, loin de fuir, tu cherches des labeurs,
Va, pars, et ton retour viendra sécher mes pleurs.*

LE PÈRE

*Va, pars si Dieu t'appelle. Ah ! si j'avais ton âge,
Nul ne me ravirait ton glorieux partage.
Pour son pays, mon fils, il est beau de mourir,
Pour la cause de Dieu plus beau d'être martyr !
Quand notre PÈRE à tous jette un cri par le monde,
Ne faut-il pas qu'au moins chaque foyer réponde ?
— Réponds pour nous, mon fils, réponds ! et, fier chrétien,
Va dire au monde entier ce qu'est un CANADIEN !*

ALPHONSE BELLEMARE, 1868.

DERNIERS BEAUX JOURS

Voici les derniers beaux jours.

Déjà le soleil pâlit et sous la ramure qui frissonne, tout au fond du nid si soigneusement préparé dès les premiers beaux jours, l'oiseau maintenant frileusement se blottit.

C'est l'heure où la nature alanguie semble hésiter quelque peu avant de se déparer entièrement, tout comme une jeune fille coquette et jolie qui, au retour du bal, se grisant de l'admiration dont elle fut l'objet, s'arrête un moment, lasse et distraite, en jetant à son miroir un dernier regard tandis que lentement on enlève ses parures.

Oui, bientôt la terre dévastée sera triste comme les nuages plombés qui courent là-haut, et la rafale qui courbe et fait gémir les grands arbres nus, viendra ajouter encore à la monotonie du spectacle.

Ah ! quand sous le ciel qui pleure, la sombre mélancolie parfois s'empare de l'âme, qu'il fait bon de

sentir autour de soi de ces tendres et solides affections scellées par de purs et vrais baisers ! Qu'il fait bon d'entendre de ces paroles chaudes et suaves que dicte le cœur et qui savent si bien reconforter ! Et ces regards caressants qui enlacent, et ces doux sourires qui, comme des rayons lumineux, viennent ensoleiller ce soin du Paradis terrestre qui revit sous le toit paternel... Donc tout cela est bon et comme nous serions ingrats de ne pas remercier Dieu tous les jours, nous surtout qui goûtons ces bonheurs incomparables !...

Voici les derniers beaux jours.

Au fond de la chambrette close et parfumée, au milieu du boudoir bavard et rieur, partout l'on projette, partout l'on cause bal et toilette. Comment donc, autrement, passer sans ennui les longues soirées d'automne ? Que faire pour suppléer le charme enivrant des beaux soirs d'été, si ce n'est d'organiser les nombreux divertissements qui parviendront, peut-être, à faire oublier les séduisantes réjouissances de la saison aimée ?

Certes, ces amusements ne manqueraient pas d'attraction, si la malfaisante jalousie — qui est de toutes les fêtes — ne venait glisser une note discordante au milieu des groupes joyeux, rompant l'entrain pour faire place au souci.

Voici les derniers beaux jours.

Derrière les murs bénis du monastère passe, en une longue file recueillie, la troupe silencieuse des vierges pures et des saints moines, que nul écueil ne saurait détourner de la route qu'ils poursuivent.

Tout passe, tout change, les saisons mêmes qui se succèdent sans cesse nous montrent l'instabilité des choses terrestres, et cependant rien chez ses êtres plus angéliques qu'humains ne vient diversifier l'austère régime de leur paisible existence.

« Ils sont là, radieux, ces vivants de la tombe ;
Rien ne troublera plus leur cœur pacifié
Dont tout l'amour, pareil au vol de la colombe,
Monte au divin crucifié. »

Oui, là du moins, les faux plaisirs du monde jusqu'à eux n'arrivent plus, et leur oreille maintenant emplie de célestes harmonies, à ses propos flatteurs, est à jamais fermée. C'est là qu'ils redisent au sein de leur solitude : loin de nous ces bouches avides que le mensonge ouvre sans cesse pour confirmer, en un langage fade et hypocrite, la séduction de nos périssables attraits, loin de nous l'inconstante amitié des hommes, source de regret et, souvent, de corruption.

Voici les derniers beaux jours.

Tandis qu'en un léger tourbillon s'envolent en bruissant les dernières feuilles, et que dans le ciel lumineux la lune discrètement projette à la terre les reflets de sa blanche clarté, les cloches doucement chantent en appelant les fidèles qui, pieusement, s'en vont à la prière du soir.

Ah ! quel reposant intérieur que le saint lieu ! Quel charme attendrissant nous envahit quand aux accords moelleux qui ondulent sous les arceaux resplendissant se mêlent de fraîches voix d'enfants dont les touchantes vibrations montent avec l'encens, de la terre au ciel !...

Ah ! pauvres mondains ! âmes amoureuses de cet autre encens qu'un vain thuriféraire jette à leurs pieds, n'est-ce pas le mortel arôme de la tubéreuse qui vient empoisonner leur cœur ? Heureux qui ne se grise qu'à l'encens du sanctuaire : celui-là jamais ne fut malfaisant.

Princesse Karadia

C'est un grand bonheur pour une femme que d'avoir un mari gourmet : elle est toujours sûre de trouver le chemin de son cœur. — PRINCESSE KARADIA.

LA TOUSSAINT

Quoique cette solennité nous arrive chaque année, elle est toujours suivie d'un long cortège de réflexions pénibles, d'impressions douloureuses et navrantes.

En effet, la nature entière semble avoir pris le deuil et offre pour ainsi dire son concours à cette Fête de la Mort pour lui donner toute l'importance propre aux enseignements qu'elle comporte.

Oui, ces fêtes de la Toussaint sont bien propres à nous inspirer de justes et salutaires pensées sur la fragilité des choses de ce monde, puisque ceux dont nous honorons la mémoire ont eu, comme nous, à lutter contre les embûches si souvent tendues sur le chemin de la vie ; ils se sont, comme nous, promis une espèce d'immortalité, croyant avoir jeté ici-bas des racines éternelles. Mais non, tout cela n'a été qu'un songe, que le souffle irrésistible de la mort a su effacer, ne gardant que les œuvres méritoires.

Aussi, cette grande fête nous montre-t-elle que si notre religion a des mystères pour notre foi, elle a aussi des cérémonies à la portée de nos faibles intelligences et son culte est splendide et merveilleux ; car si le matin, l'Eglise, revêtue de ses ornements les plus pompeux redit le bonheur des glorieux habitants du ciel ; dans l'après-midi, soudain, l'Eglise souffrante jette un voile funèbre qui dérobe à nos regards la brillante parure pour célébrer l'office des Trépassés.

Alors rien de plus édifiant que l'empressement que mettent les fidèles à s'approcher de la table sainte en ces deux jours. Une foule compacte envahit les églises et dépose au pied des saints autels le tribut de ses prières ferventes pour le repos des âmes de ceux qui ont passé par toutes les phases joyeuses ou pénibles de cette vie terrestre. De plus, ce culte si vivace de nos morts n'est pas limité seulement à l'église ; on le poursuit jusque dans l'enceinte bénite, qui, à cette saison, est si déserte ; et c'est là, dans ce morne et silencieux domaine, qu'on ne peut se méprendre, car chacun reconnaît la pierre qui couvre celui qu'il a aimé, et sous différentes marques se montrent la douleur, le regret et l'amitié. L'ami avance vers la tombe de son ami, l'enfant pleure au souvenir de celle qui méritait toute son affection ; l'épouse baise avec amour le mausolée de celui qui faisait jadis son bonheur ; en un mot, personne en ce lieu n'a pas à déplorer la perte de quelques êtres aimés.

N'oublions donc pas ceux qui, ici-bas, nous furent si chers, et pour eux implorons toujours du Père Éternel le pardon, la paix et la lumière !... — ELMINA.

Les Ecureils, octobre 1890.

SUR UNE TOMBE

(Voir gravure)

Voici un charmant tableau, mais qui risque fort de n'être plus compris dans cent ans, au déclin du vingtième siècle.

Si l'on continue à marcher du train dont on va, on n'entertera plus : on brûlera. Il n'y aura plus de tombeaux, mais des urnes.

L'avenir, enfin, est à la crémation.

Eh bien ! les chrétiens protestent, et ne se lassent pas de protester.

Ils protestent au nom de leurs dix-neuf siècles de tradition constante, d'invariable coutume, de loi consacrée par l'Eglise.

Ce n'est pas qu'il en coûterait plus au bon Dieu de ressusciter un jour ou nos corps brûlés ou nos corps enterrés. La Toute-Puissance ne compte pas avec ces détails.

Mais c'est que nous voulons à tout prix garder nos rites chrétiens des catacombes, des basiliques et de nos chers cimetières de tous les âges.

C'est aussi que l'inhumation nous donne de la mort l'idée austère, l'idée terrible que nous devons en avoir.

L'urne est un "enjôlement" de la mort, et elle est visiblement faite pour en atténuer l'horreur salutaire.

L'urne est païenne.

Les premiers chrétiens n'en ont pas voulu, et nous n'en voulons pas. — C. D.

(*) Cette rime est la seule à reprendre.

PROMENADE NOCTURNE

*Les splendides vitraux, étincelants, dorés,
Laisent choir des lueurs mobiles sur la foule,
Qui passe murmurante et pareille à la houle,
Sur la voûte des cieux froidement azurés.*

*Ouvrez votre aile, enfin, mes songes adorés,
Enveloppant mon front où l'illusion croule,
D'un mirage d'argent que sous mes pas je foule,
Et qui vous donne un corps, bonheurs démesurés.*

*Faites le voyageur, l'errant, le solitaire,
Le poète, l'ami des cieux et de la terre,
Plus riche qu'un sultan et meilleur que la mort ;*

*Pendant qu'au firmament de gros nuages sombres,
S'en viennent en cachant les astres de leurs ombres,
Comme le lent reflux d'un ténébreux remord.*

HECTOR DEMERS.

Laprairie, août 1898.

AMOUR ET PATRIE

(Episode de 1837)

(Suite et fin)

Il y eut un long silence ; tous deux s'embrassaient sans pouvoir articuler d'autres paroles que : " Mon père ! Mon enfant ! "

C'était une scène touchante, tous les assistants pleuraient.

Ce fut Léa qui, se remettant la première, lui dit :

— Me reconnaissez-vous, mon père ?

— C'est un songe ! répondait M. Benoît, encore dans le délire, laissez-moi rêver, oh ! de grâce, ne m'éveillez pas.

— Non, mon père, dit Léa, c'est moi, moi votre enfant, qui vous aime toujours.

Il se remit enfin, et Léa lui raconta comment elle s'était rendue à Sydney.

— Vous serez, ajouta-t-elle, parfaitement libre ici, car j'ai obtenu du gouverneur que vous restiez auprès de moi.

— Noble enfant, s'écria M. Benoît, tu as bien su deviner que je ne pouvais vivre loin de toi. Oh ! maintenant que tu es près de moi, je veux vivre, l'exil me sourit.

A ce moment, le vénérable évêque Polding entra, et la jeune fille le présenta à son père en disant :

— Permettez-moi, mon père, que je vous présente Mgr Polding, qui, depuis longtemps, désire vous connaître. C'est grâce à lui, si j'ai pu réussir aussi bien dans ce que j'ai entrepris.

L'évêque serra cordialement la main de M. Benoît, en lui disant :

— Vous devez être bien heureux, monsieur, d'avoir une enfant aussi bonne et surtout aussi dévouée.

Puis il lui raconta toute la peine qu'elle s'était donnée, afin de lui procurer tout le confort possible.

Puis, vint la pauvre Emilie, qui s'avança à son tour vers M. Benoît, qui lui dit :

— Ah ! je m'attendais à cela de toi, je savais que tu n'abandonnerais pas ta maîtresse.

— C'est assez d'émotions, dit alors la Sœur hospitalière, il faut que le malade repose un peu.

Tous quittèrent la chambre, seule la Sœur resta près du malade qui bientôt, reposa tranquillement.

Léa profita de ce moment pour sortir, et se dirigea vers l'hôpital, où tous les déportés avaient été conduits, en attendant que l'on désignât à chacun sa demeure et son emploi. Elle vit bientôt Albert, qui parlait au gouverneur. Il la reconnut tout de suite, et il courut au-devant d'elle.

— Léa, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion, mon cœur ne me trompait pas, lorsqu'il me disait d'espérer, que je vous reverrais encore. Mieux vaut mille fois l'exil, maintenant, mais laissez-moi demander votre pardon pour...

— Chut ! reprit Léa, ne parlez pas ainsi, je sais tout ce que vous avez fait pour mon père, c'est à moi de vous remercier...

En entendant cette voix aimée, qui depuis si long-

temps n'avait pas résonné à son oreille, Albert sembla sortir d'un long sommeil. Il oublia toutes ses souffrances pour ne penser qu'au bonheur présent.

— Léa, continua-t-il, le gouverneur vient de me dire que je te dois la faveur d'être attaché à son service, que ferais-je pour te remercier autant que tu le mérites ?

— Assez, dit la jeune fille, je n'ai fait là que mon devoir, car ne devais-je pas m'intéresser au sort de celui à qui...

Elle n'acheva pas et se retira en courant.

Albert l'avait comprise, il venait de voir qu'il était encore aimé.

VIII

L'AMOUR APRÈS LE DÉVOUEMENT

Dès que M. Benoît fut revenu à la santé, et qu'il fut assez fort pour sortir, Léa lui proposa de quitter sa chambre.

— Et où irons-nous, demanda-t-il ?

— Chez nous, au Canada, à Saint-Denis, dit la joyeuse enfant.

Le père sourit et il se laissa conduire. On arriva bientôt près d'une jolie habitation, située à quelques pas seulement de la maison du gouverneur.

— Que c'est joli, ici, dit le père, à la vue du charmant paysage qui s'offre à lui !

— Cette demeure sera la vôtre, dit Léa, en souriant.

— Que veux-tu dire ?

— Que cette maison est à vous, c'est moi-même qui l'ai achetée pour vous.

— Mais comment as-tu pu acheter cette maison ?

— C'est qu'étant allée me jeter aux pieds du gouverneur, lors de son voyage à Montréal, je lui demandai grâce pour vous. Ne pouvant consentir à ma demande, il obtint qu'on me laissât notre fortune, que j'ai emportée ici. Grâce à sa bonté, nous serons du moins à l'abri de la misère.

Tout en parlant, on arriva bientôt à la maison. C'était un endroit délicieux. Devant la maison, coulait un ruisseau limpide et partout de beaux arbres à l'épais feuillage offraient un abri sûr contre les rayons trop ardents du soleil.

On entra, et quelle ne fut pas la surprise de M. Benoît en reconnaissant dans chaque chambre, les mêmes meubles que dans sa demeure de Saint-Denis. A cette vue, M. Benoît, ivre de joie, s'écria :

— Noble enfant, je vois que tu as tout fait pour adoucir notre exil. Tu avais bien raison, nous sommes réellement au Canada. Mais, demanda-t-il, en montrant une petite maisonnette situé à côté, et qui demeure là ?

— Albert, dit Léa, en essayant de deviner quel effet produirait sa réponse.

— Ah ! c'est lui, dit M. Benoît, nous aurons beau à le visiter alors...

A ces paroles, Léa sauta au cou de son père, tous deux s'étaient compris.

On se fit bientôt à la nouvelle patrie. M. Benoît, complètement guéri, se mit à travailler la terre et il devint bientôt propriétaire de champs en culture, qui lui donnèrent de grands revenus. Mgr Polding venait souvent visiter la famille, qu'il aimait beaucoup. Le bonheur revenait peu à peu. Seule, Léa, restait triste et rêveuse. Depuis le premier jour, son père avait deviné les causes de cette mélancolie, et il résolut un beau jour d'y mettre fin.

Un matin qu'il faisait bien beau, il proposa à Léa une promenade dans la campagne. Elle accepta tout de suite, et tous deux partirent. On fut quelque temps sans parler, ce fut M. Benoît qui engagea la conversation.

— Ma chère enfant, lui dit-il, je remarque depuis notre arrivée que tu es plongée dans une mélancolie qui m'effraie. Je le sais, il manque quelque chose à ton bonheur.

— Que voulez-vous dire, mon père, je n'ai d'autre bonheur que de vous voir heureux.

— Très bien, enfant, mais tu ne peux me tromper ; tu aimes ton père, oui, mais n'aimes-tu que lui ?

La jeune fille rougit et ne répondit pas.

M. Benoît continua :

— Tu as trop donné de preuves de dévouement pour

que je sois plus longtemps un obstacle à ton bonheur.

— Eh bien, oui, je l'aime mon père, mais je ne veux qu'obéir à votre volonté, dussé-je sacrifier mon propre avenir.

— Et si c'est ma volonté que tu l'épouses, enfant, — je reconnais mes torts ; je lui dois d'avoir été mis en liberté une fois, je dois aller tout de suite l'en remercier.

Tous deux se dirigèrent vers la demeure d'Albert, qui était assis sous un arbre, occupé à lire. Il se leva à leur approche, et M. Benoît lui tendit les bras en lui disant :

— Pardonnez tout, Albert, c'est moi qui suis le seul coupable. Oublions le passé, soyez mon ami, Albert, soyez mon fils.

Le jeune homme se jeta dans ses bras, en disant :

— Ah ! merci, monsieur, merci, ma seule crainte était de mourir sans être pardonné. Dieu m'a exaucé, je l'en remercierai chaque jour. Je chéris mon exil, maintenant que je sais avoir reconquis votre amitié et celle de Mlle Benoît...

— Que vous n'avez jamais perdue, dit Léa, en s'avançant à son tour.

— Merci, dit le jeune homme, en versant des larmes de bonheur.

— Je dois, reprit M. Benoît, couronner dignement ce jour.

Puis, prenant la main de Léa et celle d'Albert, il dit :

— Vous vous aimez depuis longtemps, enfants, je vous fiance, à vous deux de fixer l'époque de votre mariage.

Albert pressa la main de sa fiancée, rougissante de bonheur, et il déposa sur son front candide un baiser d'amour.

ÉPILOGUE

M. Clermont, dont la femme était morte quelques jours avant son départ pour l'exil, profita de la circonstance pour demander la main d'Emilie, qui accepta. Les deux mariages furent bénis avec pompe par Mgr Polding qui, lui aussi, avait voulu prendre part au bonheur général.

C'était un beau jour du mois de juin, et la nature semblait partager le bonheur des deux fiancés. Le gouverneur honora de sa présence le mariage d'Albert, devenu son secrétaire. On vécut avec bonheur et, dois-je le dire, jamais on ne regretta le Canada.

Après quelques années, il leur fut permis de retourner au pays, mais ils ne songèrent nullement à profiter de cette occasion.

M. Benoît mourut en 1859, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, qui pleurèrent longtemps sa perte.

Il y a trente ans à peine, M. et Mme Colson venaient visiter leur ancienne patrie, mais, après y avoir fait un court séjour, ils s'en retournèrent à Sydney, où ils vécurent dans le plus grand bonheur, entourés de quatre beaux enfants, à qui ils racontaient souvent les épreuves qu'ils eurent à subir pour obéir aux devoirs de l'amour et de la patrie.

J.-G. BOURGET.

LA REVANCHE DU MORT

CONTE DE LA TOUSSAINT

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'à Rospenden, on voyait, le soir de la Toussaint, le cimetière envahi par une foule recueillie qui allait, avant de s'arrêter à toute autre tombe, s'agenouiller, tête nue, sur l'herbe mouillée, autour du tumulus surmonté d'une croix de bois, et devant lequel le plus ancien de la paroisse, quand ce n'était pas le recteur, entonnait un chant funèbre, que la foule répétait agenouillée.

L'étranger qui, de passage ce jour-là à Rospenden demandait l'explication de cette cérémonie bizarre, apprenait alors que ce pèlerinage avait pour but d'apaiser la colère du mort qui dormait là, et d'obtenir de lui le pardon du " Voleur de tête. "

C'est ainsi que me fut racontée la légende qu'on va lire.

I

C'était un soir de février, un soir de carnaval. A Rosporden, comme dans toute la contrée, les habitants, cédant à la crainte que leur avait inspirée certains sermons, étaient rentrés chez eux plus tôt que de coutume. Car les prédicateurs bretons, pour empêcher les fidèles de prendre part aux orgies du Carnaval, citaient, sur ceux qui avaient méprisé leurs avis, des faits épouvantables.

C'est ainsi qu'ils racontaient qu'un jeune homme, n'ayant pu parvenir à arracher son masque, le porta toute la vie collé sur son visage ; qu'un autre, n'ayant pu se dépouiller d'une peau de taureau, dont il s'était revêtu, gagna les bois, où il se mit à vivre de la vie des bêtes, revenant quelquefois rôder et mugir autour de sa ferme.

Ce soir-là donc, toutes les portes étaient closes dans Rosporden ; les fenêtres demeuraient bien illuminées mais, à l'intérieur, les résines n'éclairaient que la famille, réunie devant le grand âtre et disant le chapelet.

Cependant dans une maison située à l'extrémité de la petite ville, on menait grand bruit et grand tapage. C'était une hôtellerie où plusieurs jeunes gens riaient et chantaient en buvant.

Bientôt, fatigués de boire, ils se séparèrent.

— Eh quoi ! s'écria l'un d'eux, allons-nous donc nous coucher comme des poules, un soir de Mardi-Gras ?

Et les voilà devisant et décidant qu'ils s'habilleraient de peaux de bêtes et qu'ils iraient courir.

L'un d'eux nommé Iannick, qui avait bu plus que de raison et à qui l'ivresse conseillait d'extravagantes choses, se dirigea vers le cimetière. Il y prit une tête de mort, plaça deux lumières dans les trous des yeux, posa le crâne vide sur sa tête et s'élança comme un démon en gambadant à travers les rues.

Dans les chaumières, quand on entendait, mêlés aux grands souffles qui venaient de la lande, les cris affreux, pareils à des râles de damnés, que poussaient "les déguisés," on se signait dévotement et l'on redoublait d'ardeur dans la récitation du chapelet. Mais l'effroi était à son comble, quand l'un des membres de la famille, relevant ses regards de dessus les racines rougies qui achevaient de brûler dans le foyer, venaient à les reporter vers la fenêtre et apercevait tout à coup, derrière les vitres sombres, la tête du mort portée par Iannick, qui semblait les regarder de ses deux yeux aux sanglants reflets.

II

Quand il se fut suffisamment promené, Iannick, avant d'aller se coucher, rapporta sa tête de mort au cimetière et dit en la jetant loin de lui :

— Viens souper avec moi un de ces soirs, vieux ; nous nocerons ensemble.

Qui répéta ce propos aux gens de la paroisse ? On ne le sait, mais les vieux disaient, en voyant passer Iannick, qui s'en allait, insouciant, à son travail de chaque jour :

— Iannick a invité le mort à venir souper avec lui ; le mort viendra et se vengera de l'insulte faite à son crâne baptisé...

Et comme les jours succédaient aux jours, sans amener aucun événement tragique ; comme le jeune homme toujours insouciant, continuait à rire de leurs prophéties, les vieux ajoutaient.

— Patience ! c'est un jour de fête que Iannick est allé au cimetière ; ce sera un jour de fête qu'il y retournera.

III

Novembre était venu. Un épais tapis de neige recouvrait la terre ; la campagne silencieuse semblait ensevelie sous les plis d'un immense linceul. Les cloches jetaient dans la nuit leurs tintements tristes, et dans les villages, au loin, on entendait les chants lugubres.

Ces chants, disent les Bretons, sont ceux des trépassés qui empruntent la voix des pauvres de la paroisse pour demander des prières.



Princesse Marguerite, petite-fille du duc de Chartres.—Grande duchesse Olga

LA REINE LOUISE DE DANEMARK, DÉCÉDÉE

En entendant ces voix lamentables, il est d'usage que tout le monde se lève dans les chaumières et prie pour les morts après avoir fait l'aumône aux pauvres qui les représentent. Ceux-ci reprennent alors leur promenade nocturne à travers les bois et les landes, au son des glas funèbres et au murmure du vent dans les feuilles flétries, moins pressées, dit-on, sur la terre eu "moins noir" que ne le sont les âmes, cette nuit, dans les airs.

Or cette nuit-là, Iannick était seul dans sa demeure.

Au dehors, le vent secouait les branches nues qui claquaient en s'entrechoquant et ses rafales secouaient à les arracher les volets des fenêtres.

Tout à coup un coup de vent plus violent que les autres passe sur la maison avec un bruit terrible ; la chandelle de résine fixée dans l'âtre s'éteint en crépitant et la porte grinçant sur ses gonds, s'ouvre toute grande.

Iannick se lève pour la fermer, mais sur le seuil il s'arrête et regarde, surpris.

Devant lui, la route s'étendait nue : le vent qui balayait la neige l'enlevait en tourbillons jusqu'au sommet des arbres noirs. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on n'apercevait dans la campagne que légers tourbillons qui semblaient animés d'une vie mystérieuse et s'élevaient de terre de place en place, pour s'évanouir bientôt dans la nuit.

Immobile sur le seuil de sa chaumière, Iannick ne songeait plus à refermer sa porte et à rallumer sa résine.

Toute son attention était maintenant concentrée sur un seul point.

Au milieu de la route, une grande ombre blanche, d'abord indécise, grandissait et semblait glisser lentement sur le sol. Cette ombre se rapprochait de Iannick, dont les cheveux se dressaient d'effroi.

C'était le mort qui venait réclamer, pour son jour de fête, l'exécution de la promesse qui lui avait été faite.

— Me voici, Iannick, dit-il quand il ne fut plus qu'à quelque pas ; me voici : je viens souper avec toi.

Iannick, éperdu, jeta un cri épouvantable et roula comme une masse aux pieds de l'effrayante apparition. Dans sa chute, la tête du malheureux frappa si violemment sur le sol qu'elle s'y brisa et que le sang s'en échappa comme s'échappe l'eau d'un vase fêlé.

Quand, le lendemain, on releva le cadavre, les vieux dirent, en montrant ce crâne brisé :

— Iannick avait volé la tête du mort et l'avait profanée ; le mort est venu chercher la tête de Iannick et, dans sa colère, l'a cassée sous son talon.

Depuis lors, les gens de Rosporden, jugeant que celui qu'ils appelaient le Voleur de tête avait suffisamment expié sa faute, se rendaient chaque année, à la Toussaint, demander sur la tombe du terrible voleur le pardon du téméraire.

Et il est à croire que le mort a pardonné, car cette coutume, a, aujourd'hui, complètement disparu.

GEORGES GUILLAUMOT.

L'AMITIÉ NE MEURT PAS

A ma jeune amie Albertine.

Sans compagnon, j'allais, l'autre soir, dans la foule...
Tout ce monde inconnu qui passe, indifférent,
Comme dans le vallon le ruisseau qui coule,
Me remplissait le cœur d'un bonheur enivrant.

J'étais abandonné dans cette foule immense
Où chacun près de moi, s'agitait sans me voir ;
Et, le cœur tout joyeux de cette indifférence,
Seul avec mes pensées, j'allais sous le ciel noir.

Lorsque, soudain, dans l'air, une douce harmonie
S'élança mollement comme un souffle d'été ;
Cet accord me parut le soupir d'un génie
Qui pleurerait sur le luth d'Apollon enchanté.

Plus rien qu'un souvenir de ces ivresse folles !
Je t'en supplie, ô Dieu, prolonge ces accords !
O bonheur d'ici-bas, que vous êtes frivoles !
Le luth ne chante plus ; inutiles transports !

* *

Les plaisirs, les chansons, et les pleurs amers, passent ;
Les heures, les flots bleus, suivent sans frein leur cours ;
Le nuage et l'oiseau dans leur essor se lassent :
—L'amitié d'un cœur droit, seule, reste toujours—.

Antonio Pelleteri

LE JOUR DES MORTS

La religion, non satisfaite de donner des prières et des bénédictions à chaque cercueil, a couronné les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitants du sépulcre ; vaste communauté des morts, où le grand est couché auprès du petit ; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque et sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau.

Dans ce jour solennel, où l'on célèbre les funérailles de la famille entière d'Adam, l'âme mêle ses tribulations pour les anciens morts aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement perdus. Le chagrin prend par cette union, quelque chose de souverainement beau, comme une moderne douleur prend le caractère antique, quand celui qui l'exprime a nourri son génie des vieilles traditions d'Homère. La religion seule était capable d'élargir assez le cœur de l'homme pour qu'il pût contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude qu'il tenait à honorer.—CHATEAUBRIAND.

Le soir de la Toussaint, pendant que chaque famille de retour des offices, reste rassemblée devant le foyer domestique, qui a repris sa flamme et sa douce chaleur, on entend descendre des tours et clochers, et se mêler au premier silence de la nuit, des tintements funéraires. C'est la voix des trépassés qui demandent que les vivants prient pour eux.

Cette voix de fer, comme dit Shakespeare, tombe d'en haut sur ceux qui s'en vont chercher des distractions, des spectacles et des plaisirs ; elle tombe sur tous, donnant des pensées graves à ceux qui ne voudraient que rire et folâtrer : car voyez-vous, cette fête des morts n'est pas comme les autres fêtes ; il y a des esprits qui ne veulent ni de Noël, ni de Pâques, qui ne croient ni à la naissance, ni à la résurrection du Christ... ; mais qui sont bien forcés de croire à la mort de leur mère, de leur père..., de leurs enfants, peut-être !... Alors, la cloche du jour des trépassés leur dit quelque chose et tout bas ils avouent que le catholicisme a des solennités qui parlent au cœur.

Admirez quelle connaissance la religion a du cœur humain ! Elle a voulu faire prier ses enfants pour les morts ; mais afin qu'à la vue de tant de cercueils la tristesse et la douleur n'absorbassent pas trop leurs âmes, elle a montré les rayons du ciel à côté des ombres du sépulcre, la résurrection auprès de la mort.

Le jour de la fête de tous les Saints, elle n'a parlé

que du bonheur des élus, que de leurs délices sans fin, que de leur gloire, afin que, le lendemain, nous puissions prier avec plus de ferveur, avec plus d'instances, pour que le Dieu des vivants et des morts donne à notre père, à notre mère, à nos amis, ce repos et cette félicité que l'orateur sacré nous a fait entrevoir.

Figurez-vous donc un jour des morts sans un reflet du ciel ! O Dieu ! que tout y serait noir et lugubre ! Cercueil, destruction, pourriture, voilà ce qui viendrait à l'esprit, ce qui saisirait le cœur quand on serait rassemblé pour penser à ses parents, à ses amis morts ; on reculerait épouvanté ; car on ne verrait que vers et corruption. L'encens de cette cruelle fête ne serait que la puanteur du sépulcre ; ses cierges, que les torches des funérailles ; ses chants, que des plaintes, et ses hymnes que des gémissements.

Dieu, qui a fait le cœur de l'homme, en connaît la faiblesse, en conçoit les terreurs : aussi, quand il veut, pour notre bien, que nous songions à la mort, il fait tomber sur elle quelques lueurs de sa gloire ; quand il nous commande de venir prier près des tombeaux, il fait descendre dans les régions funèbres deux filles des cieux, la FOI et l'ESPÉRANCE ; et ces saintes enchantresses nous disent là des paroles si douces, que la terreur nous abandonne ; et au lieu des épouvantements de la mort, nous ressentons un calme, une paix qui consolent ; à travers nos pleurs, nous voyons de beaux anges emportant sur leurs ailes les âmes délivrées de nos amis... ; et dans le profond silence qui s'étend sur toutes les tombes, si un mot nous arrive, c'est celui de RÉSURRECTION !

Jamais on ne nous a autant montré, enseigné la puissance de la prière et l'excellence de notre grand sacrifice, qu'auprès des autels tendus de deuil ; auprès du cercueil, l'Eglise a voulu nous faire voir la prière plus forte que la mort.

C'est sur le corps glacé de notre mère, sur les restes de notre vieux père, sur les jeunes cadavres de nos enfants, sur la cendre de nos amis, que le christianisme nous dit : N'ayez pas peur, *nolite timere* : la tombe, c'est le berceau de l'immortalité ; levez la tête, regardez : vos amis, vos enfants, votre père, votre mère, n'ont laissé ici-bas que leurs dépouilles, que leur vêtement usé ; ils avaient eu foi dans le Christ, et le Christ, c'est la résurrection et la vie... Admirable mille fois admirable la religion qui console ainsi ! Sois donc bénie par tous les hommes, ô sainte foi catholique ! c'est toi seule qui peux crier sur les tombeaux :

O mort ! où est ta victime ?
O mort ! où est ton aiguillon ?

C'est toi qui donnes à nos affections, à nos amitiés, une durée qui s'allonge par delà la vie ; c'est toi qui renoues les liens que les années et les maladies avaient voulu rompre ; c'est toi qui concèdes aux enfants le pouvoir de racheter du purgatoire les âmes de leurs pères et de leurs mères, et aux parents la puissance de donner une seconde fois la vie à leurs enfants.

Pendant que le pauvre mendiant a vécu ses mauvais jours, pendant qu'il a souffert et gémi, qui a le mieux secouru ses douleurs, consolé ses souffrances ?... Oh ! nous le savons tous : c'est la religion.

Eh bien ! quand le mendiant aura fait son temps de misère ; quand son cadavre sans suaire et sans cercueil sera gisant sur la paille, qui viendra le garder comme un cadavre de roi ? Encore la religion.

Car voyez-vous :

Chez les anciens, dit Chateaubriand, les restes du pauvre ou de l'esclave étaient abandonnés presque sans honneurs ; parmi nous, le ministre des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois comme au catafalque du monarque. L'indigent de l'Evangile, en exhalant son dernier soupir, devient soudain (chose sublime !) un être auguste et sacré... A peine le mendiant qui languissait à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à nous incliner devant lui. Elle nous rappelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté par le sang de Jésus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter à un trône céleste.

C'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort, et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière que celle-là même qu'elle offre pour le dernier mourant de la cité.

Sous la croix de marbre qui étend ses bras sur les restes du riche, sous la croix de bois noir qui protège la fosse de gazon du simple villageois, la religion, quand est venu le jour des morts, fait entendre les mêmes paroles. Ecoutez :

Bienheureux sont ceux qui dorment dans le Seigneur !

Le Seigneur parlera, et les morts entendront la voix du fils de Dieu.

Celui qui écoute sa parole et qui croit en lui, est passé de la mort à la vie.

L'heure vient, et tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix ; et ceux qui auront bien fait sortiront pour ressusciter à la vie ; et ceux qui auront mal fait sortiront pour ressusciter à leur condamnation.

Quand cette heure dernière sera arrivée, heure à laquelle Dieu a résolu de réveiller les élus de leur sommeil, une voix sortira du trône et de la propre bouche du fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre : " Os arides ! os desséchés ! écoutez la parole du Seigneur ! *Ossa arida, audite verbum Domini !*

Au son de cette voix toute-puissante qui se fera entendre en un moment de l'orient jusqu'à l'occident et du septentrion au midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible, seront émus dans le creux de leurs tombeaux.

Toute la nature commencera à se remuer, et à mer et la terre, et les abîmes, se prépareront à rendre leurs morts, qu'on croyait qu'ils avaient engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme dépôt, pour le remettre fidèlement au premier ordre : car *Jésus, qui aime les siens jusqu'à la fin*, prendra soin de ramasser, de toutes les parties du monde, leurs restes toujours précieux devant lui. Il ne faut pas s'étonner d'un si merveilleux soin, c'est de lui qu'il est écrit qu'il porte tout l'univers par sa parole très efficace.

Toute la vaste étendue de la terre et des profondeurs des mers, et toute l'immensité du monde, ne sont qu'un point devant ses yeux ; il soutient de son doigt les fondements de la terre ; l'univers entier est sous sa main. Et lui, qui a bien su trouver nos corps dans le néant même, d'où il les a tirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures ; car cette matière de nos corps n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme. Ainsi, il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps qui lui sont toujours chers, parce qu'il les a une fois unis à une âme qui est son image. En quelque coin de l'univers que la loi des changements ait jeté nos restes, il les gardera ; et quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela : " Car il appelle ce qui n'est pas avec la même facilité que ce qui est. Et Tertullien a raison de dire que le néant est à lui.—BOSSUET.

Je le demande avec orgueil, y a-t-il sous le soleil un culte qui sache aussi bien consoler de la mort que le catholicisme ? Eh ! non, il n'y en a pas. Sans doute, d'autres religions que la nôtre commandent de croire à la résurrection des corps ; mais voilà tout ; elle ne disent point que les vivants peuvent hâter le bonheur des morts. Tandis que nous, catholiques, avec nos prières, avec notre grand sacrifice d'expiation, nous délivrons les âmes de ceux que nous pleurons. L'amitié d'un protestant ne peut rien pour son ami mort ; l'amitié d'un catholique ne s'arrête point au marbre de la tombe : elle remue, pour ainsi dire, la terre qu'on a jetée sur les cercueils, pour délivrer l'âme qu'elle regrette. Nous l'avons déjà dit, avec notre croyance, nous prolongeons nos affections en dépit de la mort.

Aussi, le *Jour des Trépassés* est une des fêtes que le peuple comprend le mieux. Dans nos églises autour du catafalque, dans les cimetières parmi les monuments somptueux et les fosses où poussent les longues herbes et les mauves bleues, on le voit prier avec une tristesse mêlée d'espérance... Et comment l'espérance ne descendrait-elle pas dans nos cœurs, quand nous demandons la paix et le repos pour nos proches, pour nous amis, passés de vie à trépas ?

Dans les admirables prières de l'Eglise, tantôt ce

sont des cris de douleur, tantôt des cris d'espoir ; le mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie :

Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retournent à leur terre originelle, et toutes leurs vaines pensées périssent.

O mon Dieu ! ne vous souvenez ni des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances !

O Dieu ! cessez de m'affliger, puisque mes jours ne sont que néant !

Lorsque vous me chercherez le matin, vous ne me trouverez plus.

La vie m'est lourde à porter ; la vie m'est pleine d'ennuis ; je m'abandonne aux regrets. Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des hommes mortels, et vos années éternelles comme nos passagères années ?

Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage et me traitez-vous comme votre ennemi ? Devez-vous déployer votre puissance contre une feuille que le vent emporte, contre une feuille séchée ?

L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères ; il est comme une ombre qui ne demeure jamais dans un même état.

Mes jours sont passés, toutes mes pensées sont évanouies, toutes les espérances de mon cœur dissipées... Je dis au sépulcre : Vous serez mon père ; et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs !

Une voix dit : Mes jours se sont évanouis comme la fumée ; mes os sont tombés en poudre.

Une autre voix répond : Mes jours ont décliné comme l'ombre.

Qu'est-ce que la vie ? demande le prêtre.

La foule répond : Une petite vapeur.

Les morts se sont endormis dans la poussière

Ils ressusciteront tous comme ils étaient.

Ils se réveilleront.

Oui, glorieux dans le Seigneur.

Heureux ceux qui dorment dans le Seigneur ; car leurs bonnes œuvres les suivent, et dans le sein de Dieu ils se reposent de tous leurs travaux !

Du fond de l'abîme, nous criions vers vous, ô Seigneur ! Seigneur, écoutez notre voix !

Si vous comptez toutes nos iniquités, oh ! qui pourra soutenir votre jugement ?

Mais la miséricorde est grande entre vos mains ;— Seigneur, soyez-nous miséricordieux ; depuis le matin jusqu'au soir Israël espère en vous !

Ou une grande partialité m'aveugle, ou jamais la tristesse et la crainte, la douleur et l'espoir, n'ont eu de paroles plus saisissantes que celles de ces prières des morts.—Il y a là plus que la tristesse de la terre, plus que les plaintes des vivants.—Aux voix qui gémissent dans le monde,—les voix de ceux qui n'y sont plus se mêlent et sortent du silence des tombes pour ce grand concert de larmes et de regrets.

Et du haut de la chaire, c'est le grand orateur de la mort qui parle :

A la fin des siècles, tout le genre humain se lèvera comme une seule moisson. Mais, en attendant, il faut mourir et être assujéti à la corruption : car nous portons une chair de péché, chargée d'infirmités et de maladies.

Allez dans les hôpitaux, en ce triste jour, pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine : là, vous verrez en combien de sorte la maladie se joue de nos corps. Là elle étend, là elle retire, là elle relâche, là elle engourdit, là elle cloue un corps perclus et immobile, là le secoue tout entier par le tremblement : pitoyable variété ! diversité surprenante.

Chrétiens, c'est la maladie qui se joue comme il lui plaît de nos corps, que le péché a abandonnés à ses cruelles bizarreries.

O homme ! considère le peu que tu es, regarde le peu que tu vaudras ; viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Et la fortune pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux. Le secours qu'on donne à nos corps est l'image du grand secours qui leur donnera un jour Jésus-Christ en les affranchissant tout à fait. Mais en attendant, il faut qu'ils tombent pour qu'ils soient renouvelés. Ils ne laisseront à la terre que leur mortalité et leur corruption ; il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière ; la chair changera de nature, le corps prendra un autre nom, même celui de cadavre ne lui demeure pas longtemps. La chair deviendra un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en eux, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes :

Post totum ignobilitatis elogium caduce in originem terram, et cadaveris nomen, et de isto quoque nomine peribere nullum inde jam nomen, in omnis vocabuli mortem.—TERTULLIEN.

David, Job, Tertullien, Bossuet, Chateaubriand, m'ont fourni les paroles avec lesquelles j'ai écrit sur la journée des morts. Si j'en appelais aux souvenirs de chacun de nous, je serais sûr d'éprouver encore : car, parmi ceux qui liront ces pages, presque tous ont mené le deuil autour d'un tombeau ; presque tous ont dit les prières des agonisants près d'un lit de moribond ; presque tous ont vu l'enlief d'un cercueil, ont récité le *De profundis* sous la voûte mortuaire du trépassé ; presque tous ont entendu les planches de la bière ; mais nous n'évoquerons point de si torturantes réminiscences : le jour des morts ne doit pas être un jour d'épouvante, mais un jour d'espérance et presque de consolation.

L'Eglise, dès son origine, a toujours prié pour ses enfants morts ; elle, qui connaissait les miséricordes du Seigneur, ne cessait d'offrir, pour les trépassés, le sacrifice qui rachète les âmes et qui leur ouvre les portes du ciel ; mais saint Odilon, abbé de Cluny, a été un des premiers à établir une commémoration générale pour tous les fidèles, et pour cette solennité il choisit le lendemain de la fête de tous les saints.

En peu de temps, on vit adopter et pratiquer cette observation dans toute l'Eglise d'Occident par l'autorité du siège apostolique. Bientôt après, on la mit au nombre des fêtes dont l'observation est de précepte parmi le peuple et le clergé.

Cette fête de regrets, de souvenirs et de prières, était déjà toute commune en Angleterre au commencement du treizième siècle, comme il paraît par le concile d'Oxford, tenu l'an 1222. Elle y est au rang des solennités de seconde classe.

Elle a été ordonnée comme de précepte pour la ville et le diocèse de Paris, par l'évêque Eustache du Bellay, dans ses statuts de l'an 1557.

Maintenant, cette commémoration des morts est établie et enracinée dans les mœurs des peuples, et les hommes oublieraient bien des fêtes avant celle-là. Il y a dans cette pensée, que la prière pour nos amis morts peut assurer leur éternel bonheur, un si grand attrait, une si forte consolation, que nous avons vu des protestants attirés à la religion catholique par cette seule idée.

J'ai connu un luthérien que notre croyance du purgatoire a rendu catholique. Il avait perdu un frère chéri au milieu d'une fête, et il se souvenait sans cesse pour tourmenter son cœur, de ce passage si brusque d'une orgie au cercueil ; son âme avait besoin d'être rassurée ; il savait toute la pureté qu'il faut pour le ciel, et, dans son culte, il ne trouvait pas de lien intermédiaire entre les parvis célestes et les profondeurs de l'abîme. Avec sa religion, il lui fallait croire qu'aussitôt le dernier soupir exhalé, le jugement de Dieu était accompli ; jugement subit, instantané, irrévocable. Oh ! alors ses frayeurs devenaient déchirantes angoisses ! Il n'avait plus de repos ! Ses jours étaient sans distraction, ses nuits sans sommeils, ses pensées sans espérances ; il dépérissait à vue d'œil, et lui aussi penchait vers la tombe, vers la tombe de son frère, qu'il devait partager comme un lit de famille.

On lui ordonna de voyager ; mais lui se disait : Je n'aurai pas le temps d'aller loin, je mourrai dans une hôtellerie, soigné par des mercenaires étrangers..... et quand j'aurai fermé mes yeux, on sera obligé de chercher dans mes papiers le nom du voyageur qui vient de s'arrêter pour toujours, et qui n'a plus besoin que d'un gîte au cimetière.

Ses amis se joignirent à son médecin, et le jeune Edossais vint sur le continent. Je me trouvai sur le même vaisseau que lui, et bientôt nous eûmes lié conversation ensemble, et bien des points de contact nous lièrent.

Quand nous fîmes débarqués, nous logeâmes dans le même hôtel ; au bout de quelques jours, il me révéla ce qui avait répandu tant de tristesse sur ses jeunes années, la mort de son frère, et ses inquiétudes sur les destinées éternelles d'un être tant aimé !... Ah ! me

dit-il un jour des morts, par amour pour mon frère, je vais adopter votre rite !... Oh ! quand je pourrai prier pour mon frère, je respirerai, je vivrai pour demander chaque jour du bonheur dans le ciel pour celui que j'ai tant chéri sur la terre !... Votre culte fait que l'on peut encore s'entraider après la mort ; vos prières ôtent au sépulcre son terrible silence. Vous, vous conversez encore avec ceux qui sont partis de la vie ; vous, vous avez connu la faiblesse humaine, cette faiblesse qui n'est pas le crime, mais qui n'est pas la pureté ; et entre les limites du ciel et de l'enfer, Dieu vous a révélé un lieu d'expiation. Mon frère y est peut-être ; je me fais catholique pour l'en délivrer, pour me consoler ici-bas, me soulager de ce poids qui m'opprime ; ce poids, je ne l'aurai plus quand je pourrai prier.

La prière, c'est la respiration de l'âme, surtout près des tombeaux ; là, les choses de la mort, la terre tombant sur le cercueil, le marbre scellé pesant sur le trépassé, les vers, la corruption venant, malgré tous nos efforts, malgré les chasses de bois de chêne et de plomb, dévorer le peu qui nous reste de nos proches et de nos amis ; toutes ces choses briseraient le cœur. Mais la prière soulève ces poids écrasants de dessus nos âmes, et les fait respirer.

La prière est comme une rosée qui reverdit le bonheur et qui rend plus douce la prospérité.

La prière est comme une blanche aurore qui se lève sur nos chagrins pour en dissiper les ténèbres et pour faire voir le ciel aux yeux noyés de larmes.

Aussi la religion l'a mêlée à toutes ses fêtes, et dans l'année chrétienne elle monte sans cesse vers Dieu, avec les mérites des bonnes œuvres et la fumée de l'encens.

Vicomte WALSH.

LA REINE DE DANEMARK

(Voir gravure)

La reine Louise de Danemark s'est éteinte à Copenhague, le 23 septembre, trois semaines après la célébration de son quatre-vingt-unième anniversaire.

Fille du landgrave Guillaume de Hesse-Cassel, la princesse Louise avait épousé, en 1842, son cousin, le prince Christian de Slesvig-Holstein, alors duc de Glucksburg, qui devait succéder à Frédéric VII, en 1863. De ce mariage sont nés six enfants : le prince royal Frédéric ; le prince Valdemar, marié à la princesse Marie d'Orléans, fille du duc de Chartres ; le prince Guillaume, devenu roi de Grèce ; la princesse Alexandra, mariée au prince de Galles ; la princesse Dagmar, veuve d'Alexandre III, empereur de Russie ; la princesse Thyra, duchesse de Cumberland.

Bien que menant une existence d'une simplicité bourgeoise, la reine Louise avait de l'ambition pour ses enfants et savait leur assurer de brillants partis. Elle aimait à réunir, chaque année, dans sa résidence d'été de Bernstorff, sa nombreuse famille.

Sa bonté et sa charité étaient proverbiales. Elle avait un goût prononcé pour les arts, notamment pour la musique.

Le portrait que nous publions n'est certainement pas antérieur de plus de deux ans à la mort de la reine puisque celle-ci y est représentée, portant sur ses genoux, deux de ses arrière-petits-enfants, nés en 1895 : la grande duchesse Olga, fille de l'empereur de Russie ; et la princesse Marie-Louise-Hélène, fille du prince Valdemar et de la princesse Marie d'Orléans, fille du duc de Chartres.

CONTE NOUVEAU

Nos lecteurs ont apprécié les contes écrits par M. Bénédiakoff, parus dans nos derniers numéros. Nous publierons, la semaine prochaine, une nouvelle page due à la plume féconde de cet écrivain, espérant que cette page plaira à nos lecteurs tout autant que ses devancières.

Ce conte a pour titre : *Innocents et infortunés*, épisode de la vie en Russie.



Général R. CERERO



M. EUG. MONTERO RIOS, président
de la commission espagnole.



M. J. de GARNICA



M. W. Z. de VI LAURRUTIA



M. BUENAVENTURA ABARZUZA



M. White and Reid

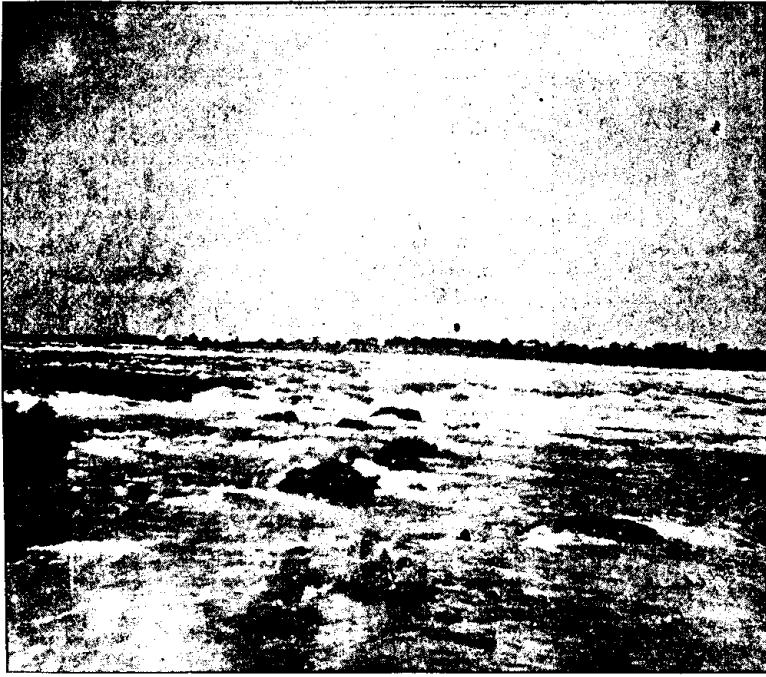
M. Gray
M. Moore, secrétaire

M. Day, président
de la commission américaine

M. Frye

M. Davis

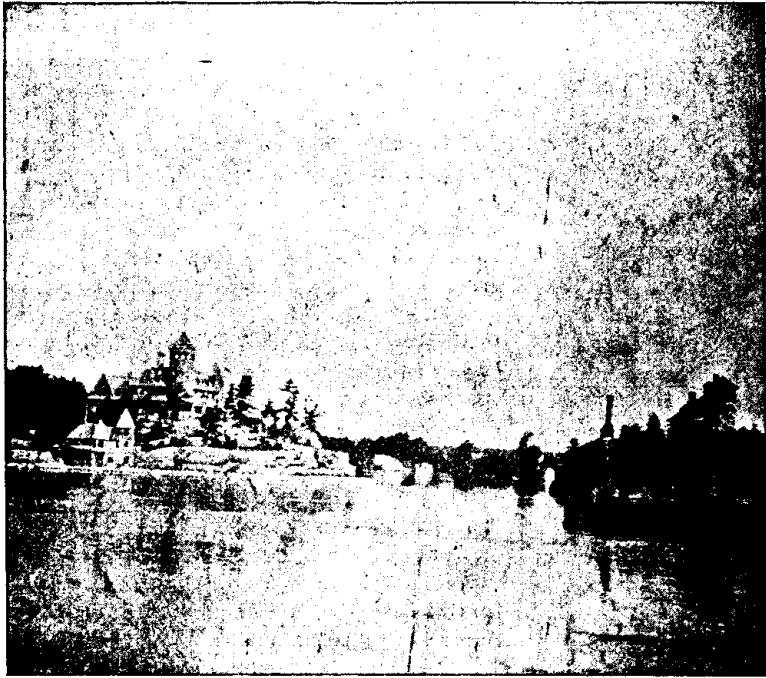
LA COMMISSION DE PAIX HISPANO-AMERICAINE SIEGEANT A PARIS



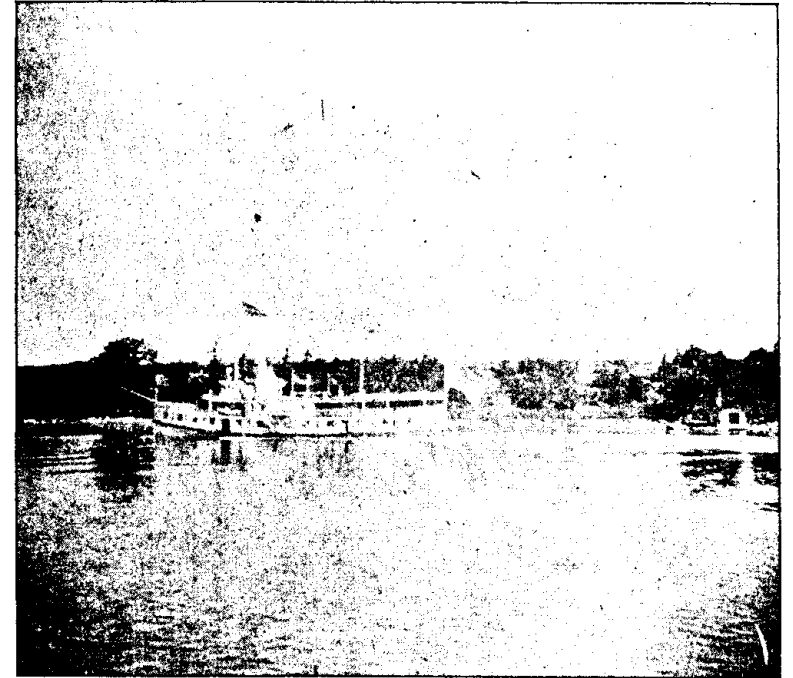
NIAGARA.—Rapides du côté canadien



NIAGARA.—Bridle Veil Falls



LES MILLE-ILES.—Deux cottages



LES MILLE-ILES.—Le vapeur "St-Lawrence"



TORONTO.—Parlement (vu en arrière)



QUEBEC.—Château Frontenac et Terrasse Dufferin



SUR UNE TOMBE

GRAND'MERE N'EST PLUS !

C'était fête là-haut : on adorait le Sacré-Cœur. La splendeur des cieux rayonnait de tout son éclat, une musique délicieuse et ineffable berçait les élus, un chant suave résonnait mélodieux, un nuage d'encens montait vers le Créateur, et les anges dans un ravissement murmuraient : " Mon Dieu, je t'aime et je t'adore ! " Car c'était fête là-haut ; on adorait le Sacré-Cœur.

Ici-bas, c'était l'angoisse. O douleur ! L'ange de la mort planait mystérieux.

Comblée de tout ce que la religion sainte a de sublime et de consolant, entourée de ses enfants et de ses petits-enfants bien-aimés, Grand'Maman chérie était là, agonisante. Elle ne souffrait pas ; ses touchantes vertus lui avaient sans doute valu ce calme heureux dont elle a joui à son heure dernière. Deux longs soupirs espacés et puis... elle n'était plus ! ou plutôt oui — elle était — elle était au ciel !! Dans les embrassements de Dieu, son âme essentiellement chrétienne s'était envolée.

Et c'était fête là-haut : on adorait le Sacré-Cœur. Ah ! Que nos cœurs sont brisés ! Que nos âmes sont désolées !

Partie, grand'mère... Partie pour toujours !! Elle ne sera plus là pour mettre un rayon de bonheur à nos vies déjà si tristes ; pour nous aimer et nous gâter si tendrement !

Elle s'en est allée là-bas, jouir et être heureuse, nous laissant pour héritage des actes sublimes de vertu, de charité, un souvenir vénéré !

Ah ! laissons-la jouir de ses mérites et rejoignons-nous de son bonheur. La terre est triste parfois, et le ciel est si beau ! Puis, que l'espoir, cette chose sublime qui met de la douceur aux choses les plus amères, que l'espoir de la rejoindre là-bas adoucisse notre peine profonde en nous aidant à vivre !

Là-haut, grand'mère, aime-nous encore ; aime-nous toujours !

JANVIÈRE.

LE CANADA ET LE BLOCUS CONTINENTAL

Un incident des guerres européennes qui contribua puissamment à signaler à l'exploitation commerciale et à la colonisation, la province de Québec, fut le blocus continental ou la clôture en 1808, par Napoléon Ier, à l'Angleterre, des ports de la Baltique. La Grande

Bretagne tirait des forêts du nord de l'Europe, le bois pour ses vastes constructions navales.

Il lui fallait aussi du pin pour usages domestiques, de l'épinette pour la mâture de sa marine, du chêne pour la coque de ses frégates qui alors envahissaient toutes les mers.

Sous ce rapport, les forêts du Canada étaient inépuisables. Les grandes maisons de commerce, à Londres, à Bristol, à Liverpool ; les chantiers du roi, se hâtèrent d'expédier à Québec des agents suivis de nombreux corps d'ouvriers qui, plus tard, y amenèrent leurs familles. Chaque été, de nombreux colons nous arrivaient des rives d'Albion ; l'exploitation des douves et du bois carré, et la construction de notre marine marchande, datent, on peut le dire, du blocus continental : le grand ravageur des nations, Napoléon Ier, est devenu sans le savoir un bienfaiteur pour le Canada.

J.-M. LEMOINE.

NOS GRAVURES

A TRAVERS LE CANADA

Nous avons eu le plaisir de voir un jeune Américain, fils d'un Canadien-français, M. W.-B. Denault, né aux Etats-Unis, à Jamestown (Dakota).

Ce jeune homme n'était jamais venu au Canada, quoiqu'il ait beaucoup de membres de sa famille à Montréal même — et, je vous le dirai en secret, au MONDE ILLUSTRÉ, même.

Il est venu avec une société de touristes, et il n'a pas perdu son temps, croyez-le.

C'est à sa gracieuse obligeance que nous devons notre belle page " A travers le Canada, " Il a pris toutes ces photographies en amateur, et l'on doit reconnaître qu'il n'a pas mal réussi.

Certes, il est joli, notre Canada : et notre jeune ami a bien fait de prendre ce qu'il pouvait de nos beaux sites. Ce sera un délicieux souvenir pour lui et pour ses enfants... quand il en aura.

Nous le remercions vivement de son amabilité, dont profiteront tous nos chers lecteurs.

LA COMMISSION DE PAIX

Après la guerre si rapide des Etats-Unis et de l'Espagne, il s'agit de cimenter la paix. A cela sont occupés ces messieurs d'Amérique et d'Espagne, que donne une autre page de nos gravures.

FUYONS LA PARESSE.

La paresse est la mère de tous les vices.

On la présente à bon droit comme un engourdissement de l'esprit qui nous empêche d'accomplir nos devoirs. " C'est le chloroforme de Satan s'écrie un évêque. A peine ce virus est-il répandu dans l'âme, qu'il l'appesantit et lui donne des nausées pour tout ce qui est le bien spirituel. "

C'est de cette paresse que le Saint-Esprit a parlé : " J'ai passé par le champ du paresseux, et je l'ai trouvé tout plein d'orties, tout couvert d'épines, et la clôture renversée. Va donc à la fourmi, paresseux, instruis-toi à son école. Pendant l'été, elle amasse pour l'hiver. Jusqu'à quand, paresseux, dormiras-tu, jusqu'à quand bailleras-tu ? "

Qui n'a remarqué en effet le champ d'un paresseux : tout traîne, tout se gâte, et des outils, des instruments qui devraient durer dix ans, n'en durent que deux, et encore dans quel état sont-ils pour travailler et quelle perte de temps pour s'en servir.

Et la paresse est cause qu'on ne fait rien à temps ; les mauvaises herbes ont déjà étouffé la plante quand on fait le sarclage ; la pâte a sùri quand on se met à boulanger ; les hardes ne peuvent plus être rapiécées, quand on met l'aiguille. Les plus belles années de la vie se sont passées en pure perte, les dettes ont pris la place des profits, et la misère noire guette sa proie, accompagnée du mépris public et du découragement.

LES MAMANS DES OISEAUX

Les oiseaux ont-ils des mamans ?
 J'ai la mienne dont le sourire
 A des rayons doux et charmants...
 Qui pourrait, qui pourrait me dire
 Si les oiseaux ont des mamans ?

Mais oui, certe, ils ont des mamans,
 Des caresses qui les enchantent,
 Des nids chauds près de cœurs aimants...
 Les oiseaux sont gais puisqu'ils chantent ;
 Donc les oiseaux ont des mamans !

Charles Yuster

MADAME CARNOT

Mme Carnot, qui vient de succomber subitement au château de Presles, à l'âge de cinquante-cinq ans, était la fille d'un économiste connu, M. Dupont-White. Son mariage avec M. Sadi Carnot, alors ingénieur des Ponts et Chaussées, date du mois de mai 1863.

Lorsque l'élection de son mari, député de la Côte-d'Or, à la présidence de la République française obligea Mme Carnot à quitter, pour les honneurs et les devoirs de la représentation officielle, l'intimité du foyer de famille, elle sut occuper sa nouvelle situation avec tant d'aisance naturelle, de tact et de bonne grâce, qu'elle réalisa personnellement à l'Élysée cet idéal que d'autres avaient ambitionné sous un vocable quelque peu paradoxal ; l'aristocratie républicaine.



Dès cette époque, non contente de veiller à la tenue correcte de sa maison, de donner, dans les réceptions organisées par ses soins, l'exemple du bon ton et du goût, la femme du Président consacrait le meilleur de son temps aux œuvres de bienfaisance et à la charité discrète, qui devaient devenir son unique consolation dans son veuvage. Depuis l'abominable assassinat de son digne mari, elle vivait très retirée, entourée de l'affection des siens, honorant d'un véritable culte la mémoire de l'illustre défunt, auquel elle a survécu quatre ans seulement, atteinte au cœur d'une incurable blessure.

L'ambition n'est jamais satisfaite, et cependant elle refuse toute espèce de dédommagement. Cette passion funeste remplit la tête et ferme le cœur.

La vie est un vêtement, quand il est sale on le brosse, quand il est troué on le raccommode ; mais on reste vêtu tant qu'on peut.—BALZAC.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

- Montréal.—Mlle Marie d'Amour, 409a, rue Dorchester ; C. Chavot, 284, rue St-Hubert ; Arthur Pruneau, 319, rue St-André ; Madame Denise Daoust, 1326, rue Notre-Dame ; E.-P. Beaudry, 1129, rue St-Laurent ; Alfred Doré, 236, rue Cadieux ; O.-E. Doray, 3185, rue Notre-Dame ; Siméon Leclerc, 23, rue St-Justin ; Ernest Le-Pailleur, 168, rue Sanguinet.
- Québec.—Joseph Leblanc, 69, rue St-Eustache ; J.-B. Jacques, 234, rue de la Reine, St-Roch.
- Sherbrooke.—V.-E.-R. Archambault.
- Mailhot (Mégantic).—F.-X. Caron.
- Coaticook.—Calixte Dupuis.
- Victoriaville.—Mlle Marie-C. Tourigny.
- Château-Richer.—Gaspard Dorion.
- Southbridge, Mass.—Elzéar Lamoureux.
- New-Bedford, Mass.—P.-D. Jarry, 913, So. Water.
- Fall-River, Mass.—F.-A. Forest, 234, So. Maine.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

On ne sait pas au juste quel est le nom véritable de Bicknell, mais l'on sait positivement qu'il s'est récemment livré au vaudeville et qu'il a alors pris le nom de Bicknell. Son apparition dans ce genre si gai et si populaire, a créé une grande sensation. Ses succès ont toujours été croissants et toutes les directions se le disputent comme l'une des étoiles les plus brillantes de la scène. M. Philips, le dévoué directeur du Théâtre Français, a fait une offre à M. Bicknell, et nous sommes heureux d'annoncer que le grand comédien a accepté. Les amateurs auront donc l'occasion de le voir cette semaine au Théâtre Français.

Mentionnons en outre dans le vaudeville, le couple Anderson, qui, pour les dames, n'est égalé par personne autre. Si l'on considère maintenant que la célèbre pièce *Davy Crockett*, est à l'affiche comme représentation de fond l'on peut être assuré d'un succès sans égal, au Théâtre Français.

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

Tout le monde attend anxieusement l'ouverture du nouveau théâtre de l'Ouest : *Her Majesty's Theatre*. Comme nous l'avons déjà annoncé, c'est *The Ballet Girl* qui est à l'affiche pour cette importante circonstance. La vente des billets commence cette semaine, au magasin Canadien de Musique étrangère, (anciennement Nordheimer) 213, rue Saint-Jacques. On vendra également des billets à la pharmacie Lewis 2208, rue Sainte-Catherine, aux principaux hôtels, etc.

PARC SOHMER

L'administration du Parc Sohmer certifie que les artistes qui figureront aux spectacles du dimanche seront de véritables artistes qui ont obtenu partout un grand et légitime succès. Le pavillon est chauffé. Représentations à 3 heures et à 8 heures.

CONSEILS PRATIQUES

Manière facile de cirer les planchers.—Prenez une poignée de cendre de bois, mettez-la dans un linge et faites bouillir cette eau que vous décantez et remettez bouillir avec quelques morceaux de cire ; étendez ensuite sur le plancher cette eau, quand elle est tiède, et ne brossez que lorsque le tout est parfaitement sec.

Préparation excellente pour le nettoyage de la peau.—Mettez dans une petite bouteille un verre à bordeaux de glycérine anglaise, un jus de citron. Agitez fortement chaque fois que vous voulez vous en servir. En se frottant les mains avec cette préparation, on les nettoie admirablement, et cela adoucit et fortifie la peau. On peut parfumer avec quelques gouttes d'essence de choix.

JEUX ET AMUSEMENTS

ANAGRAMME-DEVINETTE

La pauvre XXXXX qui nous conduisait eut bien du mal à prendre son XXXXX.

CHARADE

Mon premier fut grand historien dans Rome ;
 Mon second renferme, souvenir pieux,
 De ceux qui ne sont plus, les restes ;
 Et mon tout qualifie sombre et maussade homme.

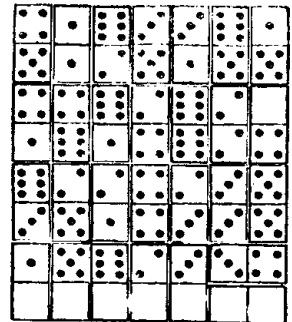
LOGOGRIPHE

Sur sept pieds je suis une expérience ;
 Chef à bas, j'apporte l'évidence.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 755

Enigme.—La lettre L.

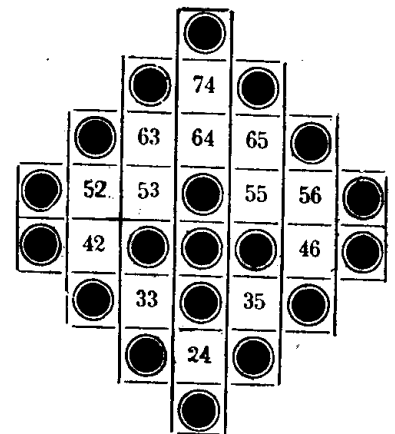
Problème de dominos :



Ont deviné : Mme A.-E. Jacques, St-Télesphore Joseph Faille, Laprairie ; Mlle N. Duquis, Montréal P. A. Bureau, Québec ; Mlle S. Anger, Ottawa.

CASSE-TÊTE

PROBLÈME DU SOLITAIRE À 32 CASES



Enlever le fichet 44 du Solitaire complet, et terminer par la figure ci-dessus.

GRAVURE-DEVINETTE



Une musique n'est jamais complète sans son chef. Trouvez ce dernier.

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

—Et puis, tu sais, enfant, dit-elle en la déposant doucement, doucement, ainsi qu'un objet précieux et fragile, sur les coussins du wagon, si tu es malheureuse là-bas, si cette dame qui... que... enfin, qui est ta grand'mère, n'était pas bonne pour toi, pauvre ange, rappelle-toi qu'il y a ici deux vieilles femmes qui n'ont personne à aimer et dont tu serais la fille chérie...

Ses dernières paroles se perdirent dans l'espace. Le train s'était ébranlé, avait fui...

Florence Dally était en route pour l'inconnu.

IV

Il pleuvait lorsque le train portant Mme Guéthary et sa petite compagne s'arrêta devant le quai de la gare de Dumbarton.

La pluie qui tombait était fine et pressée, très pénétrante, et le brouillard intense. Quoique enveloppée de fichus et de capelines avec un luxe de précautions qui eût réjoui la Grande Mademoiselle, l'enfant, habitué à la tiède température du Midi de la France, frissonnait dans cette atmosphère humide.

En face de la sortie des voyageurs, une voiture fermée, aux panneaux armoriés, stationnait sur l'esplanade de la gare, et, debout près de la portière, un vieux domestique inspectait du regard la file pressée des arrivants.

Mue par une sorte d'intuition, ce fut vers lui que Mme Guéthary, tenant Florence par la main, se dirigea délibérément.

—Mon ami, demanda-t-elle, n'êtes-vous pas ici pour attendre la petite-fille de lady Ruthwen qui arrive de France ?

—Pardon, Madame, répondit Archie Brice en se découvrant poliment. Je suis venu chercher miss Florence Dally.

Et tandis qu'il parlait, son regard ne cessait de scruter le flot humain débordant de l'étroite sortie, comme s'il n'eût pas encore rencontré la personne attendue.

Une ombre menue se coula tout près de lui, de petits doigts glacés saisirent sa main.

—Me voici. Je suis là... et j'ai bien froid.

Il se recourba et regarda stupéfait Florence qui se pressait contre lui, en grelottant malgré ses lainages et ses fourrures.

Elle paraissait infiniment délicate et fragile, à côté du grand et robuste vieillard.

—C'est... c'est là la jeune miss?... s'écria-t-il en se penchant pour la mieux voir, et comme s'il n'en eût pu croire ses yeux. Mais c'est une enfant... une vraie enfant... un pauvre cher amour d'enfant... Et vous avez froid, ma chère petite miss?...

Avec toutes sortes de précautions tendres et délicates, il arrangeait les tapis de la voiture, redressait les coussins et, après y avoir fait monter les voyageuses, étendait sur leurs genoux une chaude couverture.

Par instants, il s'interrompait dans ces soins pour regarder Flor, en joignant les mains dans l'attitude d'une profonde surprise et d'une admiration attendrie.

—Il y a des bagages, lui dit Mme Guéthary au moment où il allait, enfin, fermer la portière.

—Un omnibus de Dumbarton les apportera au manoir, répondit-il. Je vais prendre seulement les petites valises et nous pourrons partir tout de suite. Le jeune lord attend avec impatience. Il sera, lui aussi, bien étonné.

Le jeune lord?... Sans doute cet Olivier Ruthwen, qui avait répondu à sœur Saint-Paul aux lieux et place de la comtesse de Kilmore. La grand'mère se désintéressait donc absolument de la rapatriation de sa petite-fille ?

Mme Guéthary, intriguée par les paroles du vieux domestique, se demanda encore ce qu'il pouvait y avoir de si surprenant dans leur arrivée annoncée et prévue. Était-ce sa présence ? Mais, en vérité, avait-on pu supposer que Florence fût capable d'effectuer seule le trajet compliqué d'Arcachon à Kilmore-Castel ?

La voiture allait bon train, et, tandis que sa vieille amie songeait, Flor, curieuse de voir ce pays nouveau, avait collé son petit visage à la glace de la portière.

On traversait le pont de la Clyde, mais le brouillard était telle-

ment intense que l'on n'apercevait même pas les eaux de la rivière écossaise ; on eût dit que la voiture roulait au-dessus du vide, d'un abîme aux profondeurs insondables, et l'enfant, impressionnée, se rejeta en arrière en fermant les yeux.

Quelques milles seulement séparaient Dumbarton et Kilmore-Castle. Ils furent rapidement franchis en dépit du brouillard, car les chevaux étaient sûrs et Harry, le cocher, connaissait à fond sa route.

Cependant la nuit était devenue tout à fait noire déjà, quand, débouchant de l'avenue, la voiture tourna et vint stopper devant le monumental perron du manoir.

Archie Brice, en dépit de son âge, sauta du siège avec l'agilité d'un jeune homme et courut ouvrir la portière.

Il saisit Florence dans ses bras pour la poser à terre, puis aida Mme Guéthary à descendre à son tour.

Celle-ci regarda autour d'elle avec une sorte d'angoisse. Quoi ! personne ne venait au-devant de l'enfant orpheline ? Par le merveilleux portail de style Renaissance, aux vantaux ouvragés largement ouverts, on apercevait le hall aux proportions grandioses, décoré de plantes rares, drapé de riches tentures, et brillamment éclairé, mais nul être vivant ne s'y montrait.

Le château paraissait inhabité ou endormi comme un de ces mystérieux et troublants palais des *Mille et une Nuits*. Pas un visage souriant, pas une main tendue pour saluer les voyageuses, pour souhaiter la bienvenue à la fille de la morte que l'aïeul, désarmée par la pitié, aurait dû accueillir à bras ouverts, avec des larmes de joie et de remords.

Et la pauvre Flor, glacée par ce grand silence, cette étrange solitude, — si petite dans cette profondeur d'ombre où elle semblait perdue, — demeurait immobile, oppressée, n'osant franchir le seuil du logis inhospitalier, ne se décidant pas à marcher vers ce foyer lumineux qu'elle devinait tiède aussi, mais d'où nulle voix amie ne l'appelait.

Mme Guéthary, bien qu'elle se sentit elle-même le cœur serré, la prit par la main et monta résolument avec elle les degrés de pierre formant une sorte de pont au-dessus de la douve qui, actuellement desséchée et gazonnée, entourait le château dont elle avait été jadis une des principales défenses.

Brice avait passée devant elles afin de les guider.

Il traversa le hall désert et ouvrit la porte d'un appartement où les voyageuses, sans nul doute, étaient attendues, car au lieu de les annoncer, il s'effaça pour les laisser entrer.

Près de la cheminée où s'effondrait un monceau de braises incandescentes, miss Stone tricotait une de ses éternelles bandes vertes, et Noll Ruthwen lisait à la clarté adoucie des lampes aux globes d'albâtre.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, ils tournèrent la tête. Miss Ethel laissa tomber ses aiguilles et Noll son livre. Tous deux se regardèrent.

—Flor, ma mignonne, allez embrasser votre grand'mère, murmura à demi-voix Mme Guéthary, déconcertée par l'étrangeté de cet accueil.

Florence rejeta en arrière le long voile décrepé dans les plis lugubres duquel elle paraissait blanche comme une petite morte, et, tremblante d'émotion, s'avança vers la vieille dame assise raide et muette à l'angle de la cheminée.

Mais deux bras s'étaient tendus qui la saisirent au passage, une traction douce, mais irrésistible, la porta tout contre le fauteuil de Noll Ruthwen.

—Flor... est-ce donc vraiment vous qui êtes Flor?... Une toute petite Florence, alors ?

La voix masculine, chaude et vibrante, avait des intonations très douces où la surprise se fondait dans un attendrissement affectueux. Les mains longues et fines, un peu amaigries, qui tenaient celles de Florence, les pressaient d'une étreinte protectrice et Mme Guéthary comprit alors que si celui-là n'avait pas couru au-devant de l'orpheline, c'est qu'il ne le pouvait pas.

La pâleur d'Olivier, l'inertie de ses jambes enroulées, même auprès de ce brasier, dans une couverture ouatée, lui eurent d'ailleurs vite révélé sa douloureuse infirmité.

L'enfant, gagné par une confiance soudaine, avait tendu son front au jeune homme et répondait :

—Oui, c'est moi qui suis Florence Dally.

Puis, questionnant à son tour :

—Et vous, qui êtes-vous ?

—Votre vieux cousin Noll... Olivier Ruthwen, lord de Kilmore, — un pauvre lord ! — sourit-il tristement. Et voici une de nos parentes, miss Ethel Stone, qui habite avec nous. Voulez-vous aller l'embrasser ? Elle a connu votre chère maman.

Tandis que, docile, et d'ailleurs apprivoisée par ces seuls mots : "Elle a connu votre chère maman" Flor se rapprochait de la bonne Miss Ethel enchantée, Noll, avec une courtoisie pleine de déférence, s'enquérât près de Mme Guéthary de sa fatigue et de ses besoins.

Il pensait que le voyage devait l'avoir brisée et espérait qu'elle voudrait bien accepter à Kilmore-Castle une hospitalité assez longue pour s'en remettre à loisir.

Il l'avertit aussi que, pour elle et pour l'enfant, Hooper, le majordome, faisait tenir prêt un en-cas froid ; mais que si elle préférait un consommé bouillant. . . .

—Merci mille fois, interrompit Mme Guéthary, touchée de ces attentions exprimées d'une façon vraiment cordiale. Mais nous n'avons pas faim. Nous avons dîné au buffet de Glasgow et, depuis, pour faire passer le temps qui lui semblait long, ma petite compagne n'a guère cessé de grignoter des biscuits. La chère fillette aurait peut-être plus besoin de sommeil que de nourriture.

—Quand il vous plaira, Madame, je sonnerai une femme de chambre.

Flor revint vivement vers le fauteuil de l'infirm.

—Je n'ai pas encore envie de dormir, s'écria-t-elle ; ma cousine Ethel me parle de maman quand elle vivait ici, toute petite. Elle dit que je lui ressemble, mais que les yeux de maman étaient bleus. . . . pareils aux vôtres, oncle Noll. . . .

—Lord Ruthwen est votre cousin, ma chérie.

—Laissez, laissez, dit Olivier souriant. Il me plaît beaucoup d'être appelé oncle par cette petite Flor. . . . Je suis plus âgé qu'elle. . . . tellement plus âgé ! . . . Ce titre va me conférer une quasi paternité et lui donnera confiance en moi. N'est-il pas vrai ?

Dans un geste d'abandon charmant, l'enfant appuya sa tête brune, câline, à l'épaule d'Olivier.

—Car nous serons amis, grands amis toujours, ma Flor ; voulez-vous ? ajouta-t-il en penchant sur les boucles soyeuses son pâle et beau visage souffrant.

Les yeux de velours de Florence se tournèrent vers lui tout humides de larmes.

—Oh oui ! répondit-elle avec élan, oui, je le veux. Vous êtes bon et je vous aimerai. Vous venez de dire ; "Ma Flor" avec la voix de maman ; et vous avez aussi son sourire.

A ce poignant souvenir, elle éclata en sanglots, et ce furent les doigts caressants, de Noll qui essuyèrent les premières larmes versées par Flor sous le toit de Kilmore-Castle.

Ainsi fut scellé entre eux le pacte d'amitié grâce auquel Florence Dally cessa soudain d'être une étrangère dans le logis des lords écossais.

Le cœur oppressé de Mme Guéthary se détendit.

Ici aussi l'orpheline serait aimée. Elle pourrait la laisser sans crainte sous la sauvegarde d'Olivier Ruthwen auquel, dans sa gratitude elle eût voulu crier :

—Vous faites bien de la chérir. Avec elle c'est le bonheur qui frappe à votre seuil. Au contact de sa jeunesse, la joie de la vie va se réveiller pour vous. Elle charmera la solitude de votre cœur.

Cependant Flor semblait préoccupée, comme inquiète.

Noll, aux aguets, s'en aperçut.

—Qu'avez-vous, petite enfant ? demanda-t-il. Quelque chose vous manque-t-il ? . . .

—Non. . . . mais. . . . balbutia Florence, mais. . . . où est donc ma grand'mère ?

Lord Ruthwen rougit légèrement et miss Stone se remit à agiter fiévreusement ses longues aiguilles.

—Ma mère était fatiguée ce soir, dit au bout d'un instant le jeune homme avec un peu d'embarras. — Elle a redouté l'ébranlement nerveux d'une trop vive émotion et s'est retirée de bonne heure. Elle m'avait chargé de l'excuser. . . . Pardonnez-moi, Madame, et vous aussi, Florence d'avoir oublié. . . . Mais je pense que Gérard veille encore. Vous allez faire la connaissance de mon frère, mignonne.

Il sonna. Le bon visage et les cheveux blancs d'Archie parurent dans l'encadrement de la porte.

—Mon vieux Brice, préviens lord Gérard de l'arrivée de miss Florence ; et dis-lui que je le prie de venir.

La seconde partie de la phrase était accentuée d'un ton quelque peu impératif, comme si Noll eût pressenti qu'il allait au-devant d'une résistance ou, tout au moins, d'une mauvaise volonté.

Cependant cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la porte se rouvrit de nouveau, cette fois sous la main décidée de Gérard.

Le cadet des Ruthwen s'inclina très profondément devant Mme Guéthary lorsque son aîné le présenta à la vieille dame. Il sourit, non sans une nuance de dédain, quand Florence, rougissante, très intimidée par ce beau garçonnet correct et cérémonieux, lui tendit sa main mignonne qu'il serra à l'anglaise d'un mouvement sec et brusque.

—*My God !* quelle petite cousine ! murmura-t-il en manière d'aparté, tandis que Flor dégageait ses doigts fluets un peu meurtris par l'étreinte presque brutale.

Si jeune qu'il fût, Gérard n'ignorait aucun des détails du code de la civilité puérile et honnête. Si l'invitation de son frère l'avait contrarié, rien ne trahit cette impression, sinon l'accentuation nerveuse de ce *shak-hands* ; il se mit aussitôt à causer avec un tact parfait et l'aisance d'un gentleman accompli.

Il se montra très déférent envers Mme Guéthary et d'une condescendance amabilité pour Florence, lui proposant de l'initier dès le lendemain aux intéressants jeux de croquet, de tennis. . . . même du foot-ball. . . .

Mais Florence devenue subitement presque muette, ne se livrait plus avec l'abandon du premier moment.

Réfugiée entre Noll et sa vieille amie, n'osant plus répondre que par monosyllabes aux questions qu'on lui adressait, elle regardait plus contrainte qu'émerveillée, Gérard posant avec le brillant aplomb d'un enfant gâté qui se sait intelligent et adulé. . . .

Il souriait en découvrant complaisamment des dents très blanches, et, tout en parlant, par un mouvement de tête qui lui était familier et le faisait ressembler à un jeune lion, il secouait et rejetait en arrière la chevelure bouclée, aux ondes souples, qui ombrageait son front altier.

Quand dix heures sonnèrent, Mme Guéthary se leva.

—Ma petite Flor, dit-elle, il faut souhaiter le bonsoir à vos parents, car il est temps d'aller dormir.

Cette fois, l'enfant ne protesta pas.

Elle se leva, docile, et alla offrir son front à miss Ethel, puis à Noll. . . . Devant Gérard elle s'arrêta, indécise, hésitante. L'ironique expression de son regard la glaça. Elle se raidit inconsciemment et, comme à son entrée, lui tendit seulement le bout des doigts.

Noll avait appuyé sur un timbre et une femme de chambre, prévenue par Archie Brice, se présenta portant les bougeoirs.

Miss Stone s'offrit à conduire les voyageuses vers leur appartement.

—Petite Flor, dit Noll, on a préparé pour vous la chambre d'enfant de votre chère maman, et vous aurez tout à côté de vous votre respectable amie. J'ai pensé, Madame, que vous aussi préféreriez l'appartement voisin de celui de Flor, à l'une des chambres d'honneur un peu plus écartées.

La bonne Angélique sourit, tout épanouie. Elle avait craint, sans oser le dire, d'être séparée de l'enfant, et était très touchée de l'attention d'Olivier.

Elle le fut plus encore lorsqu'elle vit avec quel confort luxueux lord Ruthwen avait fait agencer à son intention une grande et belle pièce communiquant avec la chambre de Flor et que miss Ethel lui dit être l'ancienne nursery.

—Me voici dans un vrai palais, murmurait l'excellente femme, confuse. Et dire que lord Olivier a fait faire une si coûteuse installation pour huit jours. . . .

—Huit jours, se récria Florence chagrine. . . . Si peu que cela !

—Quand votre chère vieille amie sera partie, je viendrai là, près de vous. . . . vous ne resterez pas toute seule.

—Oh ! je n'ai pas peur, dit Flor tristement. Mais sitôt partir.

—Hélas ! mignonne, je ne pourrais demeurer davantage. Vous trouvez ce temps bien court ; mais il paraîtra long à ma pauvre sœur. Allons, ne vous désolez pas avant l'heure du départ, petite chérie. . . . Et même alors il ne faudra pas pleurer. Vous serez heureuse ici.

La petite fille ne répliqua rien. Elle se déshabillait silencieusement, et, sitôt couchée, enfonça sa tête dans les oreillers. Mme Guéthary, quand elle vint, sur la pointe des pieds, pour l'embrasser, la crut endormie et se retira sans bruit, après l'avoir baisée au front.

L'enfant ne dormait pas cependant. Elle songeait tout bas, avec une angoisse qui comprimait son jeune cœur, au nombre effrayant des séparations et des adieux échelonnés le long de la vie, puisque, si petite, elle en avait déjà tant vu !

Le lendemain eut lieu la présentation solennelle de Florence Dally à sa grand'mère.

Elle se fit, suivant toutes les règles du cérémonial impeccable—et implacable—qui régissait Kilmore-Castle, dans le grand salon du manoir où la comtesse était descendue de bonne heure pour y attendre les voyageurs au sortir de leur chambre.

Archie Brice venait à peine de rouler, jusqu'à sa place accoutumée, le fauteuil de Noll, lorsqu'elles parurent.

En entrant dans l'immense pièce, meublée avec un luxe écrasant et sévère, Flor, saisie d'un vague effroi, se cramponna à la main de sa vieille amie ; et lady Augusta, qui s'était soulevée sur son siège en s'efforçant de fixer sur ses lèvres carminées un sourire bienveillant retomba comme pétrifiée.

Elle ne pouvait trouver une parole pour exprimer sa surprise ; celle de Mme Guéthary et de Florence n'était pas moins intense.

La comtesse de Kilmore ne répondait guère à l'idée qu'elles se faisaient d'une aïeule.

Elle n'avait ni ces vénérables bandeaux blancs qui, sous les coiffes de dentelle, font au vieux visages émaciés une auréole argentée et donnent au regard tant de suave et miséricordieuse douceur, ni ces mains ridées, faiblement veinées de bleu, quasi transparentes, et d'une débilité si touchante, dont la tremblante caresse, sur le front courbé des enfants, revêt la solennité d'une bénédiction.

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

— Voyons, mon bonhomme ; c'est moi, ta mère. Est-ce que tu ne me trouves pas à ton goût ? lui dit-elle.

— Maman !... maman !...

— Ne crie pas si fort. ne vois-tu pas que tu vas effrayer le cheval ? Et si les gens t'entendaient, ne croiraient-ils pas que je veux te tuer ? Sois raisonnable : si tu n'es pas sage, je devrai te donner une fessée. Alors, tu pleureras pour bon : car si maman Zéphyrine donne des fessées, elles sont soignées !

L'enfant ne l'écoutait guère ; ses sanglots eussent attendri une tigresse. Zéphyrine, sans foi ni loi, et adonnée à l'ivrognerie, était moins qu'une tigresse, comme toutes les femmes de son genre ; les crimes récents commis en notre province de Québec d'ordinaire si paisible, prouvent ce que nous avançons.

L'ivrogne, l'homme qui se laisse aller à cette abrutissante passion, est un être moralement tout autant que physiquement fini. Les ravages de l'alcool, sur le corps, sont presque toujours ineffaçables ; les enfants des alcooliques sont voués au malheur, à la dégradation du corps et de l'âme.

Celui qui se laisse aller à l'ivrognerie est un stupide malfaiteur ; les Etats, en tous pays, devraient édicter des lois sévères contre ces rebuts de l'humanité, et les condamner à la réclusion.

Ils sont assassins *toujours* : tous les faits le démontrent et le prouvent sans réplique. Dans une de ces colères bestiales que provoque l'alcool, colère irraisonnée comme celle du taureau à la vue du rouge, ils tuent. Supposez qu'ils n'aillent pas jusque là : ce sont encore et toujours de vils assassins.

Demandez à la science ce que sont les enfants de ces brutes : elle vous répondra des choses horribles, terrifiantes, à l'audition desquelles vous vous écrierez malgré vous : " Lâches assassins, que ces ivrognes ! "

Si ce sont des jeunes gens encore à charge des parents, ils font mourir lentement d'angoisse, de chagrins, de soucis, un père usé déjà par le travail d'une vie, une mère qui a dépensé toute sa force, toute sa vitalité, tout son sang, pour élever sa famille. Le bien, péniblement amassé par les parents, s'en va par miettes et par morceaux, payer ce liquide que l'enfer, certes, a dû inventer pour le malheur des familles, la perte des peuples, l'anéantissement de la foi : et bientôt, le pauvre père doit quitter le toit où son père avait vu le jour, où lui-même était né, où à son tour il avait fondé une famille. Il s'en va par les chemins, demander d'un ton voilé par les larmes et la honte, un peu de pain pour l'amour de Dieu, son fils ne sachant même plus quels liens l'attachent à ce vieux !

Et la mère...

La mère—c'est du sang qu'il faudrait pour écrire ceci— : la mère, pauvre martyre, a desséché son pauvre corps à force de pleurer quand parfois le remords, cette effroyable sangsue, n'a pas fait les trois quarts de la besogne en répétant la nuit, le jour, durant la veille ou pendant le sommeil : " Tu as été trop faible... tu payeras ta faiblesse... "

Car elles ont plus de cœur que les hommes, les pauvres femmes ; et, mères, elles sentent mieux les torts qu'elles ont pu avoir dans l'éducation de leurs enfants.

Dans une dernière et ardue supplication à Dieu pour son ivrogne de fils, la mère a expiré : ses ossements reposent là-bas, dans le cimetière, où la brute n'égare jamais ses pas, où le fauve ne va jamais verser une larme sur la tombe que, d'ailleurs, les mauvaises herbes ont noyée aux regards !...

Il peut, l'ivrogne, n'être pas assassin, c'est-à-dire, n'avoir pas tué un inconnu ; dans ce cas, il est pire qu'un assassin s'il a des enfants ; et s'il vit chez ses parents, c'est un parricide, un parricide, cette chose si monstrueuse, que les Hébreux, par ordre de Dieu, les lapidaient ; que les peuples les plus barbares inventent des supplices pour eux ; que les rois de France les faisaient marquer d'un fer rouge avant de les mettre à mort ; qu'en France, aujourd'hui encore, on recouvre le parricide, et le parricide seulement, d'un long voile noir cachant ses traits maudits à ceux qui pourraient le rencontrer dans sa marche au supplice.

Assassin, infanticide, parricide : voilà l'ivrogne. N'est-il même pas, à plus forte raison que Judas, déicide ?

Il détruit l'image de Dieu en lui, en prostituant son âme.

Non, Zéphyrine l'ivrognesse n'était pas une femme ; elle n'eût jamais pu être une mère, elle était moins qu'une tigresse ; la tigresse

BOVRIL

PRÉMUNISSEZ-VOUS CONTRE

Le Froid, la Gelée et Les Rigueurs de l'Hiver

Renvoyez-nous cette annonce avec un timbre de 2 cents et nous vous adresserons le jeu "Whonhart's Great War Puzzle." Si vous parvenez à le résoudre, nous vous donnerons \$100.

BOVRIL, LIMITED.

27 RUE ST-PIERRE, MONTREAL.

a soin de ses petits et sait éloigner d'eux tout danger. C'est tout ce qu'on peut demander à une bête, mais c'est ce qui rend la bête, la bête fauve même, meilleure que l'homme ou la femme qui s'enivrent.

L'ivrognesse, nous l'avons vu, avait défiguré le joli petit Fanfan ; non point qu'elle lui eût changé le visage : mais, le laissant sans aucun soin, ne lui permettant ni de se laver, ni de se peigner, ayant couvert son corps de haillons repoussants, de hardes loqueteuses, elle l'avait vraiment défiguré au physique.

Mais l'infâme créature, son dessein ne s'arrêtait point là : elle voulait défigurer son âme, elle voulait avilir cet ange jusqu'ici si bon, si pur. Et un jour, de force, elle lui fit avaler un verre d'eau-de-vie !...

O mères canadiennes qui lisez : avez-vous jamais songé aux effroyables souffrances auxquelles sont exposés les petits anges que Dieu vous confie ? Avez-vous lu déjà le récit empoignant des tortures du malheureux fils de Louis XVI aux mains du satanique savetier Simon, récit arrachant des larmes aux cœurs les plus insensibles ?

Ces tortures ne peuvent-elles, dites-le-nous, être réservées à vos chers petits enfants, si Dieu vous rappelait à lui ?... ou si un être infâme vous les ravissait ?...

Peu à peu, la Zéphyrine en arriva à faire prendre chaque jour un verre de la liqueur maudite à Fanfan. Elle augmenta la dose ; puis elle commença l'éducation de Fanfan.

Elle lui démontra, à force de coups plutôt que d'arguments, la nécessité pour lui — et surtout pour elle — de tendre la main, de mendier. Il fallait être prudent, la mendicité étant interdite en France ; mais qui eût pu refuser, qui jamais, au beau pays de France, refusa l'aumône à l'enfant suppliant ?

A Amiens, la recette fut raisonnable. A la porte de la superbe cathédrale, après une grande cérémonie, chacun, frappé par la grâce innée de l'enfant, avait généreusement donné.

A Douai, les élèves de l'Université avaient fait une collecte entre eux ; les soldats de la garnison eux-mêmes avaient été touchés de la gentillesse de Fanfan, et c'était à qui lui donnerait ce petit sou, la solde quotidienne des troupes de ligne en France.

L'enfant, stylé par la mégère, ne s'arrêtait nulle part plus qu'il ne fallait, et ne répondait point aux questions qui lui étaient posées.

On n'avait fait qu'effleurer Cambrai et Arras, où la population et l'armée n'étaient guère aussi nombreuses qu'à Douai.

Enfin, la roulotte vint un jour s'arrêter près de Lille, la plus grande ville du Nord. Après avoir cherché, à quelque distance des fortifications, un endroit propice pour y camper, Zéphyrine se décida pour le faubourg extérieur de Moulins-Lille.

* *

Il y avait près de huit mois que l'enlèvement de Fanfan avait été perpétré ; la police, sur les dents, renonçait à retrouver l'enfant.

Carmen avait fermé son hôtel aux réceptions ; de Saint-Hyrieix se désespérait, redoutant l'arrivée imprévue de son beau-frère et d'Hélène.

En vain, promettait-il une fortune aux agents de la sûreté, à la police secrète : le dévouement de ces braves gens n'attendait point ses promesses — mais ses promesses ne pouvaient rien changer aux événements —.

CHOSSES ET AUTRES

—On dit que le dernier recensement d'Ottawa portera à 50,000 âmes la population de la capitale.

—Mme Albani la célèbre prima-donna canadienne, ira le 29 octobre, faire une courte visite à Sa Majesté la Reine Victoria en sa chateau de Balmoral.

—Le gouvernement de Washington vient de publier des statistique portant à 5,527,769 le nombre des vieux grçons et à 3,224,494 le nombre des vieilles filles aux Etats Unis.

—Dans le pays de Galles, en Angleterre, il y a 296,107 personnes qui ne savent pas parler l'anglais et 286,944 qui parlent indifféremment le gallois ou l'anglais.

—La récolte de coton est exceptionnellement abondante, cette année, et le prix de cet article sera conséquemment bas. Depuis 1872, la production du coton brut, aux Etats Unis, s'est quadruplée.

—Tout l'intérieur de Cuba, paraît-il, est saccagé, les habitations en ruines, les plantations abandonnées; ce qui reste de la plantation s'est réfugié dans les villes. Il faudra des années pour ramener la prospérité dans le pays.

—Les salaires, dans toute l'étendue du Klondyke, baissent de plus en plus. Des hommes s'engagent maintenant à \$100 par mois et nourris pour l'hiver. Les grands propriétaires de mines paraissent de plus en plus disposés à nourrir leurs ouvriers.

—Le journal le "Statist", de Londres publie un article estimant que cette année la récolte du blé dans le monde entier sera de 325,000,000 de quarts de 8 boisseaux, dépassant par suite de 45,000,000 de quarts celle de 1897, dont la moitié au moins en faveur des Etats-Unis et du Canada.

—De toutes les feuilles qui se publient, la Gazette Impériale de Berlin est celle qui a la moindre circulation. On tire seulement par jour, deux exemplaires de cette gazette, qui sont exclusivement destinés à l'usage de l'empereur. Le contenu est un résumé concis, mais clair, des nouvelles les plus importantes du monde.

—C'est maintenant le temps pour le cultivateur qui veut augmenter son tas de fumier de recueillir une ample provision de feuilles mortes. Il ne faut pas oublier que les feuilles sèches constituent la meilleure litière que l'on puisse trouver; c'est la litière par excellence. Pour quoi les cultivateurs qui le peuvent facilement, et ils sont nombreux, ne feraient ils pas une ample moisson de feuilles sèches; ils y trouveraient des avantages sous tous les rapports.

—La Semaine Religieuse de Moulins (France), rapporte que pendant son séjour à l'évêché de Moulins, le duc de Connaught et ses officiers ont montré pour les choses religieuses des sentiments qu'on ne trouve pas toujours, hélas! à semblable degré chez nos catholiques. "A peu près tous les jours, ce prince protestant est descendu à la chapelle de l'évêché faire une courte prière. Puisse un jour la pleine lumière luire devant cette âme naturellement religieuse!"

—Un pressant, accompagné de son chien, s'arrête devant une marchande de poisson dont la marchandise, maintenus dans un état de fraîcheur satisfaisante, présente un aspect des plus engageants.

Un éventaire, posé sur un tabouret, contient de superbes homards, et notre homme s'amuse à faire prendre sa canne aux pinces de l'un des plus gros crustacés.

—Voyez-vous, dit-il, comme il tient ferme. Il serre ainsi parce que ma canne offre de la résistance, c'est vrai, mais il ne pincerait pas de la même manière quelque chose de mou.

—Bah! répond la marchande, vous

Mme ALPHONSE FORTIN

Perdait souvent connaissance, sa faiblesse était extrême. Le médecin qui la soignait la croyait en consommation

Les Pilules Rouges du Dr Coderre, le grand spécifique pour les Femmes, lui sauvent la vie

Cette femme à la figure pâle, allongée par la souffrance et la douleur, le teint jaune, les yeux cernés, abattus et enfoncés, rayonnera de nouveau de tout l'éclat d'une santé robuste, si elle prend le grand, le seul et incomparable remède qui ait jamais existé pour guérir toutes ces maladies qui font souffrir un si grand nombre de femmes.—Les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont les seules recommandées et employées par les femmes qui veulent sincèrement se guérir. Des milliers de femmes témoignent d'une guérison permanente, par l'usage des Pilules Rouges du Dr Coderre. Lisez le témoignage d'une respectable dame de Québec: "Depuis quatre ans, personne ne peut comprendre les souffrances que j'ai endurées. Ma faiblesse causée par la pauvreté du sang était très grande, et je peux dire que tout le système était malade chez moi. Terribles douleurs dans l'estomac, battements de coeur, le peu que je mangeais me faisait souffrir, toujours constipée et les membres comme engourdis, je perdais connaissance en travaillant. Le docteur qui me soignait disait que j'étais consommation. J'étais désespérée de mon triste état. De mes amies qui avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre me conseilèrent d'essayer ce remède. Ce n'est pas croyable, mais à la deuxième boîte, j'étais plus forte et ma digestion se faisait bien. Je continuai à en prendre, et maintenant je suis grasse, forte et très bien." Mme Alph. Fortin, 32½ rue des Commissaires, St-Roch, Québec.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont pour les femmes seulement; elles sont la plus grande découverte pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous stimuler, de vous rendre la force et la santé? Alors, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le



MME ALPHONSE FORTIN

sang fort, riche et pur, elles guérissent les irrégularités, de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de coeur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du coeur, migraine,

bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies de l'âge critique, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans aucun danger, en tout temps, à tout âge et sous toutes conditions.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour rien. Sans crainte, écrivez leur une description de votre maladie. Toujours les médecins s'empresseront de vous répondre, en vous disant tout ce que vous avez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL, sont tenues confidentielles par nos médecins. Les dames qui le préfèrent sont invitées à venir consulter personnellement nos médecins, elles peuvent les voir tous les jours au No 274 rue Saint-Denis, de 10½ heures a.m. à 5 heures p.m. (le dimanche excepté). Consultations gratuites.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les, un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre, sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 50 Pilules Rouges — jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis—pas de douane à payer. Adresse: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boite 2306, MONTRÉAL.

croyez ça. Je parie le contraire. Tenez, vous qui faites le malin, c'est à vous ce chien?

—Oui.

—Eh! bien, placez sa queue entre les pinces de mon homard, et vous lui en demanderez des nouvelles. à votre chien.

—Bon; ici, Pyranne! Ne bouge pas!

Et l'amateur s'empressa de confier la queue de son chien à la pince du homard.

Le chien se met à hurler, fait des bonds désordonnés; le homard ne cède pas; l'homme lâche le chien qui part comme une fusée dans la direction du Montmartre.

—Hé! votre chien; il emporte mon homard. Appelez-le donc.

—Tranquillisez-vous, Madame, je vais courir après!

Il se met à courir, en effet, et court encore.

UN TRESOR

C'est un trésor précieux, inestimable que le Baume Rhumal qui vous guérit facilement de toutes ces vilaines et douloureuses affections de la gorge et des poumons. 25c. partout.

—Sommaire du Tour du Monde.—Les troglodytes de la Tunisie méridionale (souvenir d'un séjour chez le califat de Matmana), par M. le lieutenant Brun; Au pays des mystères bretons: Le mystère de Saint-Gwénolé à Ploujean-Mortaix, par T. Janvrais; Le télégraphe transcontinental africain, par P. Combes; Au pôle sud; L'expédition Borchgrevink; Livres et cartes; Les revues étrangères: La femme au Monténégro, (Bibliothère universelle et revue suisse); Le chemin de fer de l'Usambara.

Abonnement: Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LE CHOIX

Il est aisé de faire un bon choix de remède quand on connaît le Baume Rhumal, le seul qui guérisse rapidement et sûrement les rhumes obstinés.

TOUT LE MONDE

Riche comme pauvre, jeune comme vieux, trouve le plus grand avantage à employer le Baume Rhumal qui guérit infailliblement le rhume, la toux, la grippe, la bronchite.

LE CATARRHE SE GUERIT

Le catarrhe ressemble à la consommation, en ce sens qu'on l'a longtemps incurable; mais il existe aujourd'hui un remède capable de guérir le catarrhe, à n'importe quelle période. Le remède a déjà été employé, pendant plusieurs années, par feu le Dr Stevens, une autorité pour les maladies de la gorge et des poumons. Ayant fait l'expérience des propriétés curatives, dans des milliers de cas, et voulant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai GRATIS à tous ceux qui souffrent du catarrhe, de l'asthme, de la consommation, ou de n'importe quelle maladie nerveuse, la recette en question, en allemand, en français ou en anglais, avec toute direction pour préparation et emploi du remède. Prompt envoi par la maille à quiconque en fera la demande, avec timbre et en mentionnant ce journal à W.-A. NOYES, 920, Powers' Block, Rochester, New-York.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.20; un numéro, 30c.

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs, Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: D' CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE,
MARTIN
& CIE,

Seuls agents au Canada.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corset Coupe parfaite. Toujours en stock le.

R. G. — P. D. — D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER
2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, 2pte de la rue St-Hubert.

HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, déhilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port. Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean** Adresse: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, P. des Deux-Points, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

**PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT**

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.

Bureaux: { Edifice New York 1116, Montréal.
{ et Atlantic Build., Washington, D. C.

U. PERREault

RELIEUR

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

L'APRÈS-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL 283 MONTREAL
- MARCHAND 843 P.Q.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PÉRIODIEN
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les CAPSULES
L. KIRN
à l'extract d'éthérée
de FOUGÈRE Mâle Pure
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.
FARE, Pharmacien HAVROU,
54, Boulevard Edgar-Quint
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. E.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

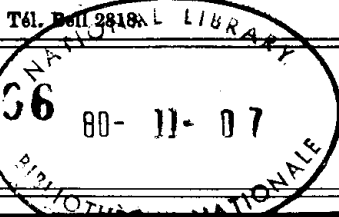


Fausses dents
SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL
DE LA
GRANDE CHARTREUSE
EN VENTE
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.
SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:
La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)
242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Chapeaux d'Automne
Les meilleurs Fabricants de Chapeaux Anglais et Américains représentés. Stock maintenant complet. Visite sollicitée.
GENEREUX & Cie,
No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL
EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

Le Purificateur Tonique du Sang
Du Dr Lussier
Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang. Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs soumis sur demande.
La Cie Médicale de Valleyfield
Bureau: 44 Banque du Peuple.

LA NOUVELLE REVUE
18, Boulevard Montmartre, Paris
Directrice: Mme Juliette Adam
PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS
Un an 6 mois 3 moi
Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 58. 29f 15f
Etranger.... 62f 32f 17f
ABONNEMENT
On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.**

35 ans d'expérience

ARMAND DOIN
1584 Notre-Dame

"La Presse"
TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.
Le plus fort tirage au Canada, sans exception.
CIRCULATION
64,889
COPIES PAR JOUR
Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826...
LA MINERVE
Journal Quotidien du matin.
ABONNEMENT:
A Montréal... \$4.00 par an
Hors Montréal... 3.00 par an

Le Monde Canadien
La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT
Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.
ABONNEMENT,
Un An... \$1.00 Six mois... 50c.
Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafêche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.
Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,